



Anne Weber

« Cendres & Métaux », « Chers oiseaux », deux livres réussis sur le travail. Et aussi les romans de Michel Monnereau, Louise Desbrusses et Nan Aourousseau. Page 5.

Thomas Platter

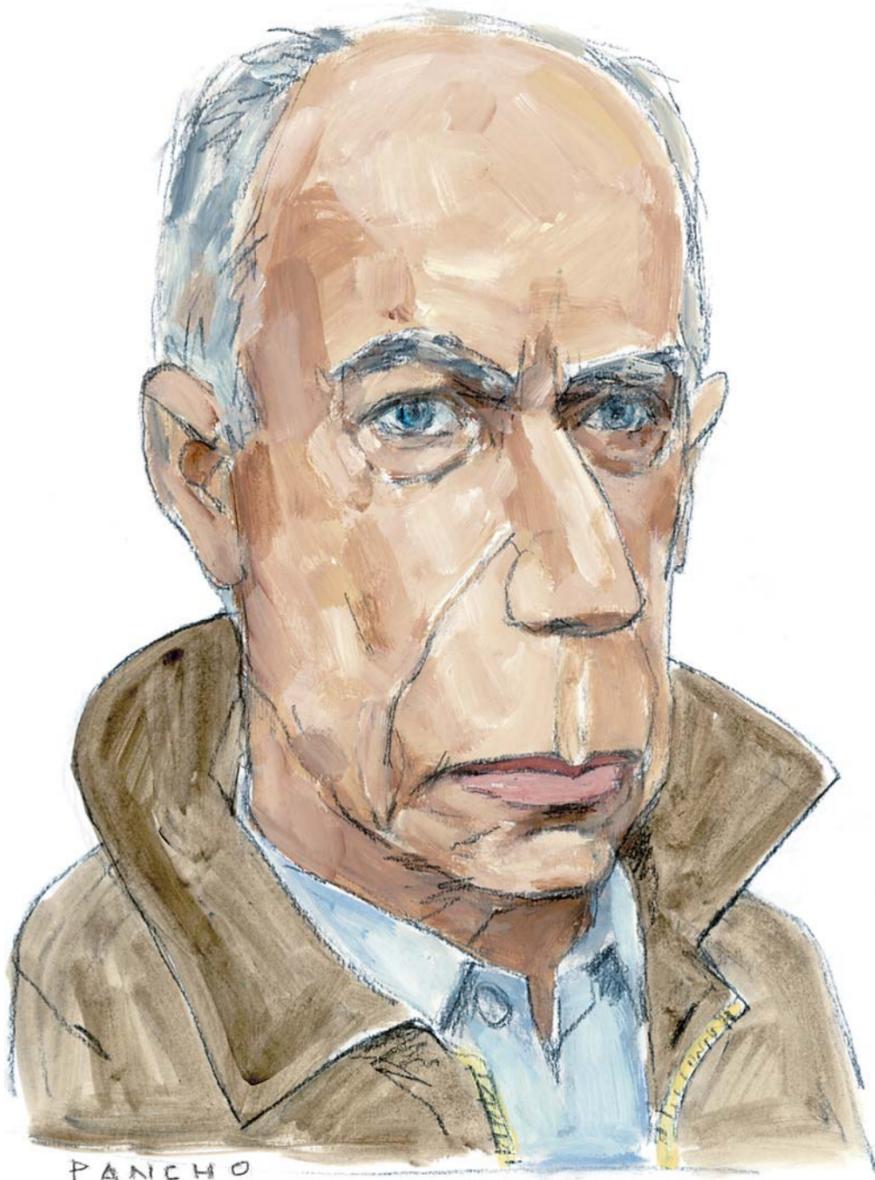
En 1599-1600, il a parcouru la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. Une extraordinaire description de la naissance de l'Europe. Essais. Page 8.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 17 février 2006

CLAUDE SIMON DANS LES RAVAGES DE L'HISTOIRE



L'auteur de « La Route des Flandres », Prix Nobel de littérature 1985, entre dans la « Pleïade » Dossier. Pages 6-7.

Wallace Stevens

Les dernières œuvres du grand poète américain : une plongée vertigineuse et métaphysique dans « le sens ordinaire des choses ». Littérature. Page 3.

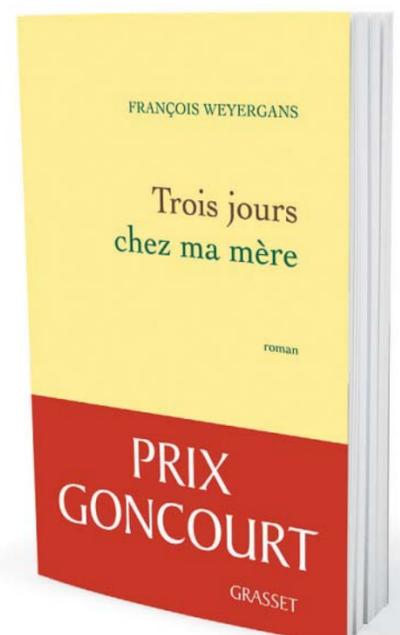
Mireille Delmas-Marty

Dans le deuxième volume de sa somme sur les « Forces imaginantes du droit », la juriste plaide pour un nouveau pluralisme dans le monde de l'après-11-Septembre. Rencontre. Page 12.

J. R. R. Tolkien

La correspondance de l'auteur du « Seigneur des anneaux » permet de mieux comprendre la gestation de l'œuvre fondatrice de la fantasy. Science-fiction. Page 9.

400 000
exemplaires vendus



Grasset

Contributions

Yannick Haenel
Ecrivain, il a notamment publié *Les Petits Soldats* (La Table ronde, 1996), *Introduction à la mort française* (Gallimard, 2001) et *Evoluer parmi les avalanches* (Gallimard, 2003). Il est également l'un des fondateurs de la revue *Ligne de risque*.

Mireille Calle-Gruber
Ecrivain et professeur à la Sorbonne nouvelle-Paris-III. Auteur de *Le Grand Temps. Sur Claude Simon* (Septentrion 2004). Elle dirige également les *Œuvres complètes* de Michel Butor qui doivent paraître aux éditions de La Différence en mars 2006.

Robert Redeker
Professeur de philosophie dans un lycée, près de Toulouse. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Les Temps modernes*.

Précision

A propos de Rochester (« Le Monde des livres » du 10 février), nous avons omis de signaler l'ouvrage de Patrick Mauriès *Le Méchant Comte*, publié en 1992 chez Gallimard. L'ouvrage vient d'être réimprimé à l'occasion de la sortie du film *Rochester, le Dernier des libertins*.

Samuel Beckett, dont on fête cette année le centenaire, pourrait bien être un écrivain plus « français » que Flaubert

La littérature contre la « belle langue »

Samuel Beckett aurait eu cent ans cette année (il est né le 13 avril 1906). Mais rien, ou si peu : quelques colloques, quelques mises en scène... Prix Nobel de littérature en 1969, auteur d'une des pièces les plus jouées du répertoire, on pourrait croire que l'Irlandais a tout pour être célébré en France. L'Irlandais, avez-vous dit ? Oui, et c'est bien là le problème. Un Irlandais installé en France, écrivant en français et en anglais. Parce qu'il a composé une œuvre presque entièrement bilingue, traduisant presque chacun de ses textes, tantôt dans l'une tantôt dans l'autre langue, Beckett permet de poser, mieux que tout autre, cette question bizarre : comment peut-on écrire de la littérature en français ?

Car écrire en français fut pour Beckett un véritable choix. Dès 1937, il affirmait – et en allemand ! – qu'il lui était « de plus en plus difficile (...) pour ne pas dire absurde, d'écrire en bon anglais », dans cette langue où – dira-t-il plus tard – « il n'est pas possible de ne pas écrire de poésie ». Si Beckett a choisi d'écrire de la littérature en français (et non pas en allemand), c'est bien d'abord parce que le français lui est apparu comme la langue la moins littéraire qui soit, comme une langue où « il est plus facile d'écrire sans style », cette chose aussi démodée que « le costume de bain victorien ou le calme imperturbable d'un vrai gentleman ».

Le centenaire de Beckett nous invite donc à y revenir : le français est-il une langue adaptée à la création littéraire ? La question peut sembler surprenante dans un pays qui associe si étroitement sa langue et sa littérature, et célèbre si volontiers l'une et l'autre ; dans un pays où le critère du style reste premier dans la réception critique d'une œuvre (Houellebecq écrit-il « bien » ? ou « plat » ? ou « pas » ?). On n'a pourtant cessé de la poser depuis la fin du XVIII^e siècle. Que reprochait-on au français ? Son ordre des mots contraint

(alors que les déclinaisons du russe permettent des variations expressives sans limites), la pauvreté de ses tours impersonnels (alors que l'allemand peut garder un délicieux flou expressif), son absence d'accent de mot (alors que tout terme anglais a naturellement un rythme)... Avec sa syntaxe stricte, le français serait la langue « claire » par excellence : claire, désespérément claire, c'est-à-dire apte à exprimer l'universel, mais impropre à rendre ce particulier qui, depuis le romantisme, justifie le projet littéraire. Bref, écrire de la littérature en français ne serait possible que si l'on cesse d'écrire en français. L'expérience dont témoigne Sartre dans *Les Mots* : « On parle dans sa propre langue, on écrit

Avec sa syntaxe stricte, le français serait la langue « claire » par excellence : claire, désespérément claire, c'est-à-dire apte à exprimer l'universel, mais impropre à rendre ce particulier qui, depuis le romantisme, justifie le projet littéraire.

dans une langue étrangère » est résolument française : ce n'est qu'en France que la langue des écrivains, après 1850 du moins, s'est peu à peu constituée comme une « autre » langue et non plus comme l'idéal de la langue commune.

Or, quand Beckett entre en littérature, ce constat se retrouve partout en Europe. Il le formule pour la première fois en 1932, l'année où le linguiste suisse Charles Bally déclare que l'allemand ou le russe sont des langues spontanément lyriques, alors le français n'offre pas la liberté expressive que réclame un projet littéraire. Dès lors, poursuit Bally, nos écrivains

seraient obligés de créer une langue « artificielle » : « *Ce n'est pas par hasard qu'en France la littérature s'est appelée pendant longtemps "éloquence", alors que pour un Allemand, toute œuvre littéraire, même en prose, est une Dichtung* », une œuvre poétique. Cette idée que le français serait mal adapté à la littérature, la revoici, toujours en 1932, sous la plume de Walther von Wartburg : « *C'est là la rançon de l'incroyable clarté de la langue française. Elle est claire, mais elle ne pénètre pas, elle s'interdit d'arracher à la pénombre de l'intérieur des sensations qui ne correspondent pas à l'intellect humain. Cette clarté empêche également la phrase française de se changer en musique.* » Et le grammairien allemand de citer le comte de Rivarol qui, en 1784, dans son *Discours sur l'universalité de la langue française*, convainquit l'Europe qu'il fallait « forcer le naturel » du français pour le rendre « poétique ».

Mais si Samuel Beckett se souvient peut-être de cela en cette même année 1932, c'est pour inverser la charge : Racine ou Malherbe « n'ont pas de style, ils écrivent sans style – non ? (...) Peut-être que seuls les Français savent le faire. Peut-être que seule la langue française peut offrir ce que l'on cherche ». Sec, contraignant, analytique, le français serait donc le seul idiome où l'on puisse s'exprimer sans le parasitage immédiat du style personnel ou de la « poésie » de la langue. Il faudra pourtant attendre longtemps avant que Beckett ne passe véritablement à l'acte : à la fin des années 1940, avec sa trilogie romanesque et ses premiers grands textes pour la scène. C'est donc de façon biaisée, presque par un hasard de l'histoire littéraire, que Beckett rencontra le fantasme de l'écriture blanche » et du « degré zéro de l'écriture » qui hantait la France à la même époque. Car ce choix étrange – écrire de la littérature dans une langue qui n'est pas faite pour cela – explique l'originalité de l'écriture beckettienne, qui, sur fond de refus du style, se

redéfinit malgré tout comme un style : celui d'un « mal dire », où les maladresses deviennent le moyen paradoxal de porter, « au nom du beau », un « assaut contre les mots ». Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce beau, c'est pour Beckett l'idéal d'une forme qui puisse « parvenir aux choses (ou au néant) », dire le chaos et l'incompréhensible. Cet idéal, il l'atteint par un travail moins sur le lexique que sur la syntaxe, puisque seule cette dernière peut rendre compte des méandres de la pensée ou des apories de la perception. Ainsi, soit la phrase éclate : elle contient alors tant d'informations qu'il devient difficile de les hiérarchiser ; soit ce sont les informations mêmes qui s'émiettent en autant de phrases.

Beckett est donc, à cet égard, un écrivain incomparablement plus « français » que Flaubert : tout ce que ce dernier détestait dans notre langue, les mots grammaticaux vides de sens, le premier en fera le fonds même de son écriture. Cette sécheresse que l'imaginaire de toute l'Europe prêtait au français, Beckett en surjoua, en tira tout ce qu'il put de gaucherie et de maladresse. En allant jusqu'au bout de la logique du français jusqu'à la détruire, Beckett nous explique, comme Flaubert mais par un formidable pied de nez, pourquoi la question du bien-écrire et de la « belle langue » ne concerne pas la littérature. ■

JULIEN PIAT
ET GILLES PHILIPPE

Julien Piat et Gilles Philippe dirigent actuellement une histoire de la langue littéraire en France (1850-2000), à paraître aux éditions Fayard.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

LETTRE DE RIO

Le triomphe de « la surfeuse »

A L'APOGÉE de sa « carrière », Raquel Pacheco, une prostituée de 21 ans, découvrit qu'il n'existait aucun blog au Brésil dans l'esprit de celui qu'elle envisageait de créer. Elle n'hésita donc pas. Aujourd'hui, son blog, où, sous son « nom de guerre », Bruna Surfistinha, elle décrit ses nuits de travail, est devenu un des plus lus du Web. Début 2005, Surfistinha – la surfeuse en français – était déjà dans tous les médias. C'était avant la sortie en librairie, il y a trois mois, de son livre *O doce veneno do escorpião* (*Le Doux Venin du scorpion*, Panda Books). Aujourd'hui, le phénomène a pris encore davantage d'ampleur.

Près de 90 000 exemplaires ont déjà été vendus. Nombre d'éditeurs étrangers se sont mis sur les rangs : l'ouvrage sortira prochainement dans toute l'Amérique latine. Bruna devrait être l'attraction du Salon du livre de Buenos Aires en mars – et des

maisons d'édition des Pays-Bas, du Portugal et d'Italie ont acheté les droits. L'éditeur brésilien Marcelo Duarte, de Panda Books, étudie actuellement des propositions de plusieurs autres pays dont l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, la Corée. Au Brésil, l'histoire sera adaptée au cinéma et Bruna apparaîtra dans une campagne en faveur de l'usage des préservatifs.

Bien sûr, les scènes les plus « chaudes » ne sont pas pour rien dans le succès du livre. Mais d'autres facteurs expliquent son retentissement. Appartenant à la classe moyenne de Sao Paulo, Raquel Pacheco a fait l'expérience de la drogue. Quinze jours avant la sortie de son livre, elle en a réécrit la fin, pour annoncer qu'elle arrêterait de se prostituer et qu'elle allait épouser un ancien client dont elle était tombée amoureuse.

Par ailleurs, elle raconte dans son livre des épisodes de sa vie qu'elle n'avait pas eu le courage de révéler sur son blog. Fille adoptive, elle avait commencé à voler à l'âge de huit ans pour le simple plaisir et, dès lors, ne s'était plus arrêtée. Son père n'aurait jamais cherché à la refréner, critique Raquel, qui a étudié dans une des meilleures écoles de São Paulo. « *L'argent m'a toujours dominée* », dit-elle, précisant avoir eu sa première relation sexuelle à 17 ans.

Aujourd'hui, l'ex-prostituée écrit un livre où elle prodigue des conseils sur le sexe. ■

RACHEL BERTOL

AU FIL DES REVUES

« De quoi parle celui ou celle qui emploie le mot "Dieu" ? »

LES SOCIOLOGUES et les penseurs – de toute discipline – du temps présent ont déjà fort à faire avec les religions, leurs progrès, leurs régressions et leurs dérives. Le phénomène religieux, ou mieux encore ce que l'on nomme, à l'instar de Régis Debray, le « fait religieux » occupe suffisamment les esprits savants pour ne pas ajouter à leur perplexité une complication supplémentaire. Une complication qui porte un nom pourtant connu, répété, invoqué et moqué : Dieu. On ne sait si ce nom permet de mieux cerner le sujet, ou si, au contraire, il en étend infiniment la perspective.

Quoi qu'il en soit, le numéro double de la revue *Critique*, coordonné par Pedro Cordoba et Alain de Libera, vient à point pour dessiner quelques lignes de cette perspective. L'« exposé des motifs », dans la présentation, est un modèle de clarté. « *Le temps nous a semblé venu non de penser le supposé retour (des) religions dont politiques et idéologues se disputent médiatiquement les faveurs, mais de nous interroger sur celui, ou ceux, ou cela ou ce rien, au nom duquel, desquels ou de quoi, certains parlent, agissent, organisent, réglementent, décident, critiquent, protestent, condamnent, aiment, aident, haïssent, tuent et soignent, parfois d'un seul geste...* »

La question pourrait se résumer ainsi : « *De quoi parle celui ou celle qui, en guise de réplique aux clameurs de présent, emploie le mot "Dieu" ?* » Etant entendu qu'une lecture purement histo-

rienne de la question ne peut rendre compte de la nature et de la valeur de cette « réplique » puis-que l'un des noms de Dieu, l'Éternel, manifeste bien le « déjà là dans la suite des présents successifs, l'Était ou le Sera qui jamais n'a été ou ne deviendra présent ». Certes, « *il fallait ici un peu de philosophie...* »

C'est donc par la pensée et la réflexion que l'on peut et doit avancer vers cette question afin de « *savoir de quoi l'on parle* » : Comme l'écrit Jean-Luc Marion, « *avant de disputer des réponses possibles, il faut d'abord et surtout discuter de la formulation même de la question* ». La « raison », dont parle Olivier Boulnois et le « concept », dont Cyrille Michon analyse la nécessité font partie des thèmes de cette indispensable discussion préalable. Rémi Brague envisage quant à lui ce que pourrait être « *l'attente de Dieu* ». Elie Durning rend compte d'un beau texte de Jean-Luc Nancy, une conférence sur Dieu prononcée devant des enfants. Citons aussi, dans cet ensemble qui ne s'est pas constitué à partir d'un accord ou d'une commune croyance des auteurs, les textes de Barbara Cassin sur la pluralité de dieux, d'Étienne Balibar sur la notion de monothéisme, ou de notre collaborateur Nicolas Weill sur la figure de Moïse, notamment à partir des analyses de l'égyptologue allemand Jan Assmann. Philippe Borgeaud, de son côté, critique la notion de « fait religieux » tan-

dis que Barbara Stiegler interroge les prolongements du mot de Nietzsche sur la mort de Dieu. Enfin, Quentin Meillassoux tente de dessiner le profil d'un « *Dieu à venir* ».

P. K.

Critique, janvier-février 2006, n° 704-705, Editions de Minuit, 15 €.

Hasard ou convergence, l'autre revue des Editions de Minuit, *Philosophie*, consacre un numéro au « témoignage ». Pascal Engel et Emmanuel Housset ont choisi, avec pertinence, de diviser le cahier en deux parties, « Perspectives analytiques : l'épistémologie du témoignage » et « Perspectives bibliques : témoigner de l'infini ».

Cette deuxième section complète, selon l'une de ses lignes de force, le témoignage, la question posée de toutes les manières par les auteurs de *Critique*. Hegel (Jean-Louis Vieillard-Baron), Levinas (Rodolphe Calin) et Jean Nabert (Stéphane Robilliard) sont convoqués. Jean-Louis Chrétien et Emmanuel Housset s'interrogent respectivement sur le concept et l'objet du témoignage. Le premier, constatant la fréquence, dans le Nouveau Testament, des termes grecs signifiant « témoin », « témoignage » ou « témoigner », avance ainsi neuf propositions destinées à présenter « *les déterminations les plus saillantes de ce concept, en mettant avant tout l'accent*

sur ce qui le distingue du concept vulgaire, c'est-à-dire essentiellement juridique ».

P. K.

Philosophie, hiver 2005, n° 88, 12,50 €.

L'excellente revue *L'Animal* propose dans son dernier numéro, outre un « cahier » Imre Kertész, un dossier intitulé « L'Écart/L'exil ». William Schuman, dans la présentation de cet ensemble, note combien l'exil « *que l'on nomme intérieur* » est, souvent confortable, « *sans grand risque* » ; c'est un « *exil d'esthète qui mime l'exil des déracinés* ». Citons dans ce dossier des poèmes de Gérard Cartier et de Patrick Beurard-Valdoye, les pages d'un journal tenu par Adorno au moment de son retour en Allemagne à l'automne 1949 et des extraits de *Sardaigne de mon enfance*, d'Elio Vittorini.

P. K.

L'Animal, n° 18, automne 2005, 3, rue du Vivier, 57000 Metz, 19 €.

Signalons le remarquable travail de deux publications d'associations, les *Cahiers Jacques Maritain*, d'une part, qui consacrent leur dernière livraison au *Foyer de Meudon* (n° 51, 21, rue de la Division-Leclerc, 67120 Kolbsheim, 15 €) et *L'Amitié Charles Péguy*, sur « Péguy devant la séparation des Eglises et de l'État » (n° 112, c/o F. Gerbod, 12, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris, 12 €.

Wallace Stevens, l'évadé invisible

Première traduction en français, présentée par Claire Malroux, des derniers poèmes du grand écrivain américain, accompagnés d'une série d'aphorismes sur la poésie

La poésie éloigne du réel et le roman y ramène. D'un côté les ailes du rêve et de l'abstraction, de l'autre l'épaisse réalité du monde. Rien n'est plus faux et illusoire, et surtout rien n'est plus paresseux que cette opinion répandue. Il suffirait pourtant de parcourir nombre de romans qui se publient aujourd'hui pour constater toutes les formes d'indifférence, de mépris ou même de fuite éperdue hors du réel – un réel réduit à l'état de prétexte pour servir les pensées, avis et opinions de l'écrivain.

« Il n'y a rien au monde de plus grand que la réalité. Dans cette malheureuse conjoncture, il faut accepter la réalité elle-même comme le seul génie », professait sobrement Wallace Stevens, l'un des deux ou trois plus grands poètes américains de la première moitié du XX^e siècle.

A L'INSTANT DE QUITTER LA PIÈCE Le Rocher et derniers poèmes. Adagia, de Wallace Stevens.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) et préfacé par Claire Malroux. éd. José Corti, bilingue, 196 p., 18 €.

« La poésie est une corruption de la réalité. » Et : « La poésie accroît le sentiment de la réalité. » Le réel est donc cette chose dont on a le « sentiment » mais qui ne se laisse ni saisir ni enfermer et qui, néanmoins, demeure absolument désirable. Moderne, anti-romantique, fils naturel de Mallarmé et d'Apollinaire – sans avoir jamais fait, comme ses contemporains Henry James, Ezra Pound ou T.S. Eliot, le pèlerinage européen –, Wallace Stevens savait d'expérience que la réalité n'est pas un paysage sans profondeur ni perspective devant lequel il suffit de poser sa toile et son chevalet pour le peindre au plus juste, sans erreur. « Le sujet de la poésie, écrivait-il

aussi, n'est pas cette collection d'objets solides et statiques étendus dans l'espace, mais la vie vécue dans la scène qu'elle compose ; la réalité n'est pas une scène extérieure mais la vie qui y est vécue. » Phrase décisive qui forme comme le manifeste du génie de ce poète. Dans le même essai intitulé *The Necessary Angel* (1), il souligna qu'il fallait penser la vie comme « un état de violence » à la fois physique et spirituelle : « Un poète, concluait-il, doit être capable de résister ou de s'évader de la pression de la réalité... »

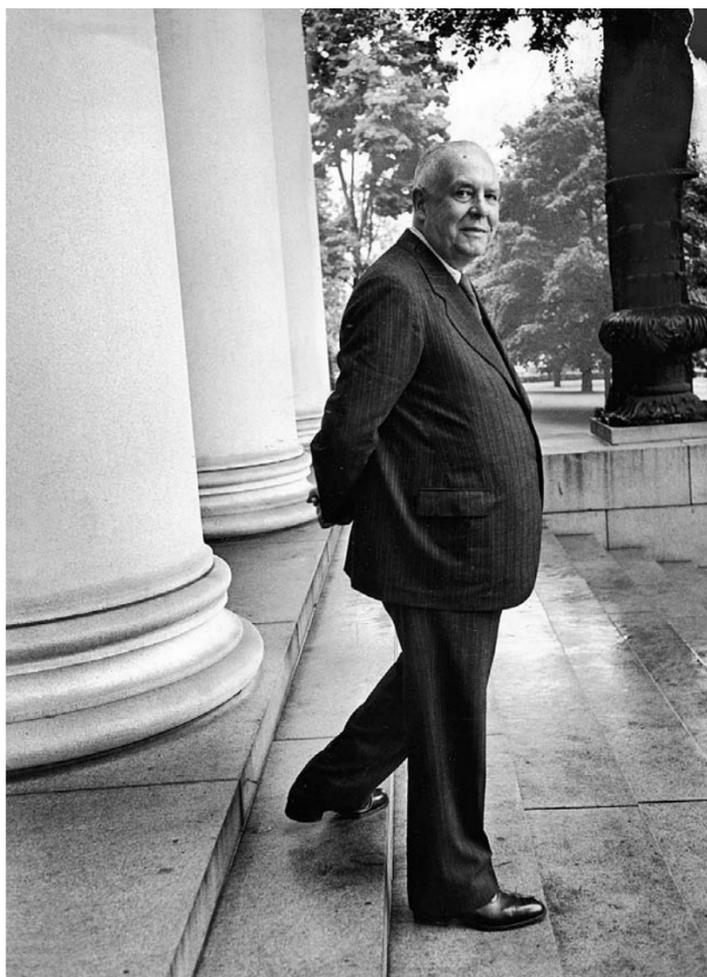
Pour frapper d'insignifiance d'autres clichés, Wallace Stevens mena une vie sans heurts ni manifestation de révolte. Son « évasion » fut invisible. Et surtout il ne se considéra pas comme une exception : « J'ai délibérément adopté, écrivait-il dans une lettre datée de 1935, un mode de vie qui mènent des millions d'individus, sans l'embellir autrement que par les embellissements qui m'intéressaient à l'époque : les mots et les sonorités » (2).

Le goût et l'amour de la réalité

Né à Reading, Pennsylvanie, le 2 octobre 1879 dans une famille de fermiers prospères, de souche hollandaise et presbytériens, Wallace Stevens fait ses études de droit à New York, se marie (il aura une fille), s'établit à Hartford, Connecticut, en 1916, entre à la Hartford Accident and Indemnity Company – où il se spécialise dans l'assuran-

Un art poétique

« La littérature est le meilleur de la vie. A cela il est fatalement nécessaire d'ajouter : à condition que la vie soit le meilleur de la littérature. » « L'exactitude de l'observation est l'équivalent de l'exactitude de la pensée. » « La poésie n'est pas personnelle. » « La poésie est un moyen de rédemption. » « Le poème ne se révèle qu'à l'homme ignorant. » « En poésie, il faut aimer les mots,



Wallace Stevens, juillet 1950. WALTER SANDERS/TIME & LIFE PICTURES/GETTY IMAGES

ce des bestiaux –, en devient vice-président en 1934. Il meurt le 2 août 1955, dans cette même ville. « Je ne dispose pas d'un mode de penser distinct pour le travail légal et pour l'écriture de poésie.

les idées, les images et les rythmes avec toute la capacité qu'on a d'aimer. »

« Le poète est le médiateur entre les gens et le monde où ils vivent et aussi entre les gens tels qu'ils sont entre eux, mais non entre les gens et un autre monde. »

« La sentimentalité est un défaut d'émotion. »

« L'éthique n'est pas plus un élément de la poésie que de la peinture. » (Extraits de Adagia)

J'accomplis chacun avec l'entier de mon esprit », écrit-il en 1942. Sa « carrière » poétique sera, de fait, tout aussi sobre : il publie son premier recueil, *Harmonium*, en 1923, à 44 ans (3). Quelques livres ensuite, mais peu : *Ideas of Order* (1936) ; *The Man with the Blue Guitar* (1937) ; avec *The Auroras of Autumn*, en 1951, il obtient le National Book Award et accède à une certaine notoriété. En 1954, un an avant sa mort, il réunit ses *Collected Poems* qui sont couronnés par le Pulitzer.

Le goût et l'amour de la réalité la plus quotidienne et la volonté de rester à l'écart du spectacle et de ses artifices s'accompagnent chez Stevens d'un penchant marqué pour la réflexion et la spéculation métaphysique. Une sorte d'accord de base est recherché, qui unirait l'esprit et la matière, l'imagination et l'aspect tangible du monde, les

mots et ce qu'ils désignent – mais hors de toute illusion scientifique ou romantique. Dans un poème tardif, il parle d'« une limpidité de l'air/Qui s'accorde, aujourd'hui, à une limpidité de l'esprit ». Cet « aujourd'hui » est central. Pas de nostalgie ni de projection, point de salut hors du temps présent. « Les grands poèmes du ciel et de l'enfer ont été écrits, et le grand poème de la terre reste à écrire. » Comme Mallarmé, Wallace Stevens ne fait pas de la réflexion sur la poésie et sur le langage un chapitre à part de l'esthétique, une distraction qui éloigne de l'existence. « Le but de la poésie est de rendre la vie complète en soi. »

Une sagesse lucide et automnale

« Tout comme on fait l'expérience du monde à travers son âge et son état physique, on fait de la même façon, j'en ai peur, l'expérience de la poésie », écrivait Stevens en juillet 1954, déjà malade, à Barbara Church. Et deux ans plus tôt, à la même : « A mesure qu'on vieillit, les poèmes qu'on écrit se lisent comme s'ils avaient été écrits par quelqu'un d'autre. » Ce ne sont pas là propos d'un homme vieillissant, désenchanté ou amer. De même, il n'y a pas, dans les derniers poèmes que Claire Malroux a rassemblés dans ce volume (doté d'un titre qui n'est pas celui d'un livre de l'écrivain), un accent de fin du monde ou de mort. Dans *The Rock*, dernier recueil, en 1954, de Stevens, comme dans les poèmes de l'*Opus posthumus* publié en 1957, c'est au contraire une sagesse lucide, certes automnale mais comme apaisée : « A l'intérieur d'une seule chose, d'un seul châle/Serré autour de nous, car nous sommes pauvres, une chaleur/Une lumière, un pouvoir, la miraculeuse influence. »

Ce « dernier » Stevens est impressionnant de puissance et de subtilité. D'une sobriété exemplaire, il n'élève jamais la voix. Il s'attache à un détail avec autant de soin qu'aux grandes questions ontologiques. « L'image doit participer de la nature de son créateur », écrivait-il avant de mourir. En un temps qu'il estimait déserté des dieux, c'était la noble, l'indispensable mission qu'il assignait au poète.

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) *L'Ange nécessaire. Essais sur la réalité et l'imagination* (éd. Circé, 1997).

(2) Quelques poèmes et des lettres de Stevens ont été traduits par Gilles Mourier dans la revue *Po & Sic* (n° 80, 1997).

(3) *Harmonium*, édité et traduit par Claire Malroux, éd. José Corti, 2002.

Deux femmes dans le chaos du XX^e siècle

Quand Charlotte Salomon naît à Berlin, en 1917, tout semble fait pour qu'elle ait l'existence d'une jeune fille de la bourgeoisie aisée. Un père chirurgien, une mère musicienne. Une famille juive qui se vit totalement comme allemande. Vingt-six ans plus tard, Charlotte meurt à Auschwitz, enceinte. Dans les deux dernières années de sa courte vie, elle s'est vouée à une étrange entreprise, qu'elle a appelée *Vie ? ou Théâtre ?* Un manuscrit écrit et peint, de plus de 1 300 pages, avec quelque 700 gouaches, que l'on peut voir à Paris, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, jusqu'en mai.

Curieusement, la plupart des comptes rendus de cette exposition omettent d'évoquer le texte de Bruno Pedretti, *Charlotte, la jeune fille et la mort*. Peut-être parce qu'il a refusé ce que Marguerite Yourcenar nommait « la grossière anecdote biographique » – très prisée de nos jours. Il a préféré une sorte de portrait-roman, réinventant les personnages et reprenant les noms que Charlotte elle-même emploie dans son manuscrit – elle choisit de s'appeler Kann.

Il aurait pu donner comme sous-titre à son livre *Naissance d'une tragédie*, en forme d'hommage à Nietzsche, très présent dans les pensées de Charlotte Salomon. Car, avant que l'Europe ne sombre dans la barbarie nazie, Charlotte, au moment même où elle naissait, était placée sous le signe du tragique : on lui a donné le prénom de sa jeune tante, qui s'était suicidée en 1913.

Elle ignorera longtemps la raison de son prénom, tout comme elle apprendra tardivement que sa si délicate mère, dont l'une des mélodies préférées était *La Jeune Fille et la Mort*, de Schubert, était, elle aussi,

morte volontairement. Mais, réfugiée dans le sud de la France avec ses grands-parents paternels, elle verra sa grand-mère se suicider, en 1940, se disant incapable de supporter une autre guerre. Alors Charlotte se consacrera tout entière à *Vie ? ou Théâtre ?*

Bruno Pedretti a été fasciné par ce destin brisé, et son livre, en forme de drame musical, est la magnifique évocation d'une personne à laquelle il a su laisser son mystère, invitant à retrouver Charlotte Salomon dans son œuvre singulière, cet objet en forme de question existentielle : *Vie ? ou Théâtre ?*

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Milena Jesenska (1896-1944) avait presque 20 ans à la naissance de Charlotte Salomon, et, sans le savoir, elle allait bientôt entrer dans l'histoire de la littérature en rencontrant Franz Kafka. Elle est morte quelques mois après Charlotte, dans un autre camp, Ravensbrück. Avant sa déportation, elle avait confié à un ami les lettres que lui avait écrites Kafka. Publiées en 1952 (1), elles ont d'abord été admirées pour la prose de Kafka, mais ont ensuite suscité la curiosité pour leur destinataire.

Sur Milena, on a déjà pu lire le témoignage ému et enthousiaste de Margarete Buber-Neumann, elle aussi déportée à Ravensbrück (2). Sous le titre *Vivre* (3) ont été réunis des chroniques et des essais de Milena elle-même, qui fut,

dans l'entre-deux-guerres, une journaliste célèbre, tant à Prague, où elle était née, qu'à Vienne, où elle avait choisi de vivre ensuite.

Toutefois, pour qui s'intéresse aux destins de femmes décidées à affirmer leur liberté et leur existence autonome, la lecture du *Milena* d'Alena Wagnerova est un complément indispensable. Y apparaît une Milena loin de toute image d'Épinal, complexe, contradictoire, suscitant passions et détestations. Le parcours d'une femme très belle, puis cassée, durcie, enlaidie par la maladie devant laquelle cependant elle refuse d'abdiquer. Une femme vivante, engagée – elle militera au Parti communiste au début des années 1930, avant de rompre, ou d'être exclue, on ne sait toujours pas. Et, surtout, une femme en révolte. Dès l'enfance, contre son père, dentiste de la bonne société pragoise. Puis contre toute forme de bien-pensance. Enfin, contre la dévastation de l'Europe qu'elle aimait et qu'elle a vu disparaître. ■

CHARLOTTE, LA JEUNE FILLE ET LA MORT

de Bruno Pedretti. traduit de l'italien par Pierre-Emmanuel Dauzat. éd. Robert Laffont, 204 p., 18 €.

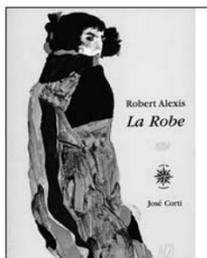
MILENA

d'Alena Wagnerova. Traduit de l'allemand par Jean Launay. éd. Anatolia/Le Rocher, 200 p., 21,90 €.

(1) *Lettres à Milena*, Gallimard, « L'Imaginaire », n° 200.

(2) Milena, Seuil « Points actuels » n° 443. (3) 10/18.

ZOOM



LA ROBE, de Robert Alexis
A force d'être répété, l'adjectif « troublant » perd de sa force, ne désigne plus rien. Et pourtant ce premier livre, récit plus que roman, répond parfaitement, superbement, à ce qualificatif. De l'auteur, Robert Alexis, on sait simplement qu'il est lyonnais et qu'il a fait le choix de la discrétion et de l'effacement – ce qui, déjà, le distingue.

« Troublant » est d'ailleurs le mot qui vient à l'esprit du narrateur écoutant le récit que lui fait un homme très âgé de ses diverses aventures libertines dans un milieu militaire, quelque part dans un

passé non précisé, au bord d'une guerre qui va bientôt éclater. Le libertinage qui est le thème et la raison d'être du livre n'est pas un simple loisir, une distraction agréable, mais une occasion d'explorer l'ambiguïté des désirs et celle des identités sexuelles. Le livre de Robert Alexis, écrit dans un style d'une parfaite retenue et élégance, est une sorte de labyrinthe dans lequel le lecteur s'égaré, revient en arrière, s'assure qu'il a bien lu. Sans en être jamais sûr. Les situations sont évoquées plus que racontées. Oui, c'est bien le trouble qui peu à peu grandit, s'installe. P. K. Ed. José Corti, 122 p., 14,50 €.

LE BANQUET DES MORTS,

de Christian Ganachaud

On sait le goût de Christian Ganachaud pour les paraboles bibliques, son sens de la farce et la vigueur de sa langue, verve verte capable d'animer les pochades (*Les Aventures des frères Ganache à la recherche de Dieu* [2003]) comme de lancer un pont entre une dérision nihiliste et une espérance rédemptrice (*Soleils froids* [2002]). Cette énergie poétique devait le conduire vers ces fables latino-américaines où les vivants brouillent les pistes, conviant les morts à des festins funèbres dont la macabre féerie ne peut être partagée que par des simples ou des « frères Ganache » bien sûr. Adoptés par un vieillard dont ils partagent la demeure délabrée et l'insondable paresse, les voilà chargés d'organiser le dernier repas du vieux qui s'offre en oblation, chair et sang, aux douze cadavres que les frangins déterrent pour cette Cène sordide et truculente. Avec, finale logique pour cette fable entée sur une terre aux légendes magiques, puissantes et convulsives, une envolée qui réconcilie avec la vie. Ph.-J. C. Buchet Chastel, 96 p., 10 €.

NU PRÉCIPITÉ DANS LE VIDE, de Sereine Berlottier

Comment retrouver les dernières traces d'un artiste farouche au destin singulier, obsédant ? Une jeune femme – tantôt tutoyée comme un double, tantôt évoquée comme un personnage – suit, une nuit, un homme en manteau noir. A l'histoire de cet inconnu, qu'elle réinvente, se mêle le souvenir rêvé du poète roumain Ghérasim Luca, qui se jeta dans la Seine le 9 février 1994, après avoir envoyé un ultime message à sa femme. Dans un style remarquablement maîtrisé, la romancière décrit, d'après photographie, le regard sans repos du « Héros-Limite », cet exilé dont le « bégaiement poétique » bouleversait la langue « non maternelle ». Elle découvre, à travers le beau film de Sangla, la présence frémissante, le phrasé intense qui, de chaque lecture du « *funambule* », faisait un événement. Au-delà d'un hommage à Ghérasim Luca – qui n'est nommé qu'au terme du récit –, ce premier roman, sombre et fervent, est une saisissante traversée nocturne : le parcours incertain d'une lectrice troublée, fascinée, inquiète de sa propre démarche – en exergue, une citation de François Bon affirme : « *On ne choisit pas une histoire à l'extérieur de soi-même.* » M. Pn. Fayard, 182 p., 12 €.

LORD JAMES, de Catherine Hermary-Vieille

Quand, en mai 1567, Marie Stuart épouse James Hepburn, comte de Bothwell, elle convole avec l'un des assassins de lord Darnley, son précédent mari. Aventurier séduisant, protestant qui se mit au service de la politique antianglaise de la très catholique Marie de Lorraine, aussi courageux que passionné mais ne pouvant rien contre les complots qui veulent sa perte, exilé au Danemark où il meurt fou après dix ans d'emprisonnement, Hepburn est de ces personnages de l'histoire dont la vie de condottiere est aussi celle d'un séducteur à qui Marie Stuart écrit qu'elle donnerait « *l'Écosse, la France et l'Angleterre pour [le] suivre au bout du monde dans un jupon blanc* ». De cet amour, Catherine Hermary-Vieille construit un récit qui mêle érudition et anecdotes pour une évocation sans fioritures des amours, des haines, des violences, des horreurs et des démenes de cet univers shakespearien. P. R. L. Albin Michel, 470 p., 17 €.



Paris, mai 68. EDOUARD BOUBAT/RAPHO

Quand l'« esprit de Mai » se mêle à la promenade en Italie de deux femmes

Le mois où le temps s'est arrêté

Trente-huit ans nous séparent de Mai 68. Et, pourtant, la trace en demeure brûlante. S'écartant de la fade question, battue et rebattue : « Que reste-t-il de Mai 68 ? », Martine Storti entreprend d'approcher par le roman une question beaucoup plus importante : « Qu'avait d'irréductible Mai 68 ? »

Deux personnages campent au cœur de ce récit : Jeanne, jeune étudiante en philosophie, issue d'un milieu ouvrier d'immigrés italiens, et Louise, enseignante-philosophe à la Sorbonne, de quinze ans plus âgée, grande bourgeoise demeurant dans les beaux quartiers. En

32 JOURS DE MAI de Martine Storti

Ed. Le Bord de l'Eau, 200 p., 17 €.

arrière-plan, une promenade amoureuse de Nietzsche et de Lou Salomé, l'ascension de la colline du Sacro Monte, à Orta, en Italie, en mai 1882. Orta, le village d'origine des parents de Jeanne, des prolétaires. Si le destin, entre-temps, n'avait pas mis fin par un accident de la route à l'existence de Louise, Jeanne et Louise auraient passé là un bout d'été, gravissant ensemble, cœurs unis, la colline nietzschéenne. Les cœurs soudés par l'aventure de Mai – mais il fallait que Mai, sentimentalement comme historiquement, fût une parenthèse, qu'au retour à l'ordre politi-

que normal correspondît la séparation par la mort entre Jeanne et Louise.

Les deux femmes vivent donc au jour le jour les péripéties de Mai, qui ne constituent pas le simple décor du roman. Bien au contraire : ces journées se trouvent intériorisées par Jeanne et Louise à un point tel qu'elles s'incorporent intimement à elles, dont elles deviennent indissociables. Ce n'est pas leur être et l'histoire qui sont entrés en fusion, c'est leur être et l'esprit de ces journées historiques. L'esprit de Mai, justement, qui a pu se trouver en contradiction avec les discours explicites de ces journées (la logomachie gauchiste, par exemple), avec certaines pratiques (machiavélisme de groupes politiques installés au cœur du mouvement), avec certaines postures (les proclamations maoïstes devant les usines, aux obsèques de Gilles Tautin), qu'aucun concept ne peut exprimer sans le trahir. Jeanne et Louise le sentent bien, et la narratrice à leur suite, cet esprit de Mai, insaisissable, vogue entre le « *je-ne-sais-quoi* » et le « *presque-rien* » chers à Vladimir Jankélévitch. Le philosophe, d'ailleurs, passe discrètement dans quelques pages de ce roman. Loin d'être simplement anecdotique, cette présence est l'indice d'une irradiation, comme si la pensée de « Janké » figurait, en douce, l'un des foyers de ce livre, baignant dans son rayonnement chacune de ses pages.

L'espace de trente-deux jours, le mur

temps s'était ouvert, avait laissé entrer dans sa suspension l'histoire et les vies, dont celles de Jeanne et de Louise. Puis il s'était refermé à nouveau, rejetant dans la norme de l'histoire ceux et celles qu'il avait laissés entrer – c'est cela, la mort de Louise et l'extinction de Mai, le retour au temps normal, au temps ordinaire de la vie et de la politique. Nietzsche et Lou Salomé aussi se retrouvèrent jetés dans la vie ordinaire, se réveillant avec la « gueule de bois », indignes d'eux-mêmes, après que les portes du temps se furent ouvertes devant eux, qu'ils s'y furent frayé un passage, du côté d'Orta, un autre mois de mai. Autrement dit, comme l'amour, et c'est là, semble-t-il, le message de l'auteur, Mai fut un événement métaphysique – sans, bien entendu, que « métaphysique » ne soit un adjectif édulcorant le sens politique de Mai, c'est même plutôt l'interprétation purement politique qui, paradoxalement, en édulcore le sens politique.

Ce mois de mai fut celui du temps suspendu. L'irréductible de Mai 68 est là : dans cette suspension du temps, dans cette fusion de l'histoire et de l'existence vécue par Louise et Jeanne, dans l'insaisissable « *je-ne-sais-quoi* » de ces brèves semaines. Sans aucune complaisance ni aucun romantisme facile, l'écriture permet à Martine Storti de se retrouver au cœur de ce qui s'est perdu, l'essentiel irréductible de Mai. ■

ROBERT REDEKER

La fiction comme issue au réel ? Un surprenant hymne à la lecture

Alice au pays des souffrances

Comment affronter la mort ? Peut-on s'y résoudre quand elle a choisi pour proie une enfant de 6 ans dont le dernier refuge est un livre ?

Alice va mourir, et son père, Samuel, ne peut l'admettre. Mais il manque de parade efficace à opposer au prédateur qui déchire inexorablement l'enfant. Ce loup tapi dans les contes et qu'on pressent invincible. « *Il a faim du corps de la gamine. Il en arrache qu'il emporte dans sa gueule, des bouts entiers !* »

Malgré le dévouement du personnel, l'hôpital est son complice. Avec ses lueurs blêmes et l'extinction du bruit de la vie. « *Le silence de la morgue est tout blanc. La douleur vit bien dans ces silences. Le vide la met en valeur. L'aiguille. La rend plus perforante encore qu'elle ne l'est le jour.* » Même la lecture à haute voix ne conjure pas le sort. A peine le tient-elle à distance. Mais du pays des souffrances à celui des merveilles, la passerelle existe, et l'héroïne de Lewis Carroll tente d'arracher son homonyme à son funeste destin. « *Viens me rejoindre, invite Alice au pays des Merveilles, enfonce-toi, Alice, ma petite sœur Alice, dans le terrier placé sous la haie et tombe dans le puits sans fond, c'est facile !* »

Viatique pour partir apaisé

La fiction comme issue au réel ? Confusion des sphères bien naïve en fait, mais peut-on renoncer à espérer, même contre toute logique ? Double fictif du père impuissant, le lapin blanc qui

accompagne l'Alice de papier la met en garde : « *Quelle folie, Alice au pays des Merveilles, vous a prise de vouloir voyager dans les autres Livres ? Je veux voyager ! s'écrie Alice qui commence à boudier. Mais dans les livres, pauvre Alice, il y a la vie !* »

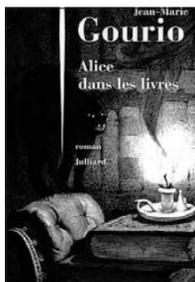
Et la vie est sans remède. Au chevet de l'enfant qui meurt, Samuel observe le ciel, sans illusion. « *Aucune aide. Le ciel est bleu. Et vide. Profond. Et magnifique.* » Tout juste digne d'une offrande de mots. « *Je prie le ciel. Le vent. La nuit (...). Je ne peux rien faire d'autre que prier, et je lis pour Alice son livre préféré, Alice au pays des merveilles, merveilleuse Alice. Des mots. Centaines de mots choisis. Un monde ! Le seul qui nous vient en aide aujourd'hui.* »

Ce n'est pas le salut. A peine un viatique pour partir apaisé. Alice veut-elle apprendre à mourir pour accompagner sa petite lectrice au bout de son calvaire, qu'elle ne peut enfreindre les pouvoirs de la littérature. Qu'elle s'échappe du monde de Carroll pour explorer ceux de Zola, Steinbeck, Giono, Nabokov, Proust ou Mac Orlan, elle progresse dans sa découverte de la mort sans en exorciser l'issue. « *Vous êtes vivante, et vous n'avez pas le droit de mourir ! Combien de fillettes*

mourront alors que vous continuerez à somnoler sur le talus au soleil, à jouer, à me poursuivre, (...)! Vous êtes immortelle, Alice, à travers vous toutes les petites sont ! Vous êtes l'enfance des petites filles de la Terre, petite Alice, l'éternelle enfance ! » L'échec n'est pas total cependant et les Nils Holgersson, Chat botté et autres Poucet ont leur vertu au chevet des petits. Ils sont « *les Sauveteurs des gosses des hôpitaux, protègent les enfants qui ont peur, seuls dans la nuit. Les Croqueurs d'os se carapotent ! Farfadets ! Follets ! Fols et Fadets !* ».

C'est ce que veut croire Jean-Marie Gourio, au terme de ce texte étonnant, qui prolonge, en plus sombre, l'hymne à la lecture de *Chut !* (1998). Déjà les lecteurs de *L'Eau des fleurs* peinaient à reconnaître le collecteur des *Brèves de comp-toir*, mais depuis *Apnée* (2005), on sait que Gourio n'hésite pas à frapper fort, impitoyable. Les bien-pensants s'indigneront : comment peut-on jouer la littérature face à la mort d'un enfant ? C'est oublier que la vie des livres est si riche que tout lecteur y cherche un supplément d'âme. C'est ce « plus » que Samuel appelle sur Alice. Puisse son deuil en être allégé. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI



ALICE DANS LES LIVRES de Jean-Marie Gourio.

Julliard, 144 p., 17 €.

Une périlleuse évocation du 11-Septembre

Dans la tête d'un fanatique

TUEZ-LES TOUS ! de Salim Bachi

Gallimard, 140 p., 12,90 €.

À l'instar du comédien, le propre du romancier est d'entrer dans la peau de son personnage, d'en décrire les actions et d'en exprimer les sentiments avec assez de précision et d'analyse pour le rendre crédible. Plus le personnage est facilement identifiable par son emprunt à une réalité cruelle, plus l'entreprise est délicate et grand le risque de la caricature. En nous proposant de suivre le cheminement humain et l'itinéraire spirituel d'un des auteurs du drame du 11 septembre 2001 pour qui « *New York était la ville des iniquités, le World Trade Center le symbole (d'un) orgueil sans mesure, les tours, les démons Gog et Magog* », Salim Bachi s'est exposé à bien des difficultés. Il ne les évite pas toutes – son lyrisme est parfois en décalage avec le propos, et il lui arrive d'oublier que suggérer est plus fort qu'expliquer – mais son roman garde un indéniable intérêt dans la forme. Quant au fond, il a le mérite de n'avoir pas fait de son personnage un fanatique religieux.

Orphelin pris en charge à Kandahar par l'Organisation, si Pilote – son nom de guerre – trouve dans le Coran de quoi entretenir sa détermination, il ne partage pas grand-chose avec les islamistes. Il accepte d'être un tueur tout

en ressentant une certaine indifférence, voire du mépris, pour ce que professent ceux qui le dirigent. Ils n'ignorent pas ses réticences. Ils sont assez conscients de son désarroi à l'idée de tuer des innocents – une idée qui devient obsessionnelle – et d'aller ainsi contre la volonté divine pour le rassurer en lui disant : « *Dieu sait et tu ne sais pas.* »

Dégoût de soi

Toutefois ces paroles leur semblent bien faibles et de toute façon moins efficaces que l'ecstasy pour annihiler son esprit en permanente excitation et son corps réduit à rien quand il ne peut faire l'amour avec une fille de boîte de nuit rencontrée avant de prendre l'avion de l'attentat. Ce n'est pas pour un islam conquérant qu'il va vers sa mort, c'est par un dégoût de l'existence qu'entretient un dégoût de lui-même.

La question de l'amour est au centre du récit. Ce n'est pas un paradoxe. S'il ne s'aime pas plus qu'il n'aime les autres, c'est qu'il est incapable d'attirer l'amour, et c'est sa souffrance. Perdu entre nihilisme et désespoir, pris dans cet étau qui le broie, Pilote, qu'ils ont privé du nom de son père, perçoit sa vie comme les « *Iraqiens pour lesquels il avait de la compassion parce qu'ils étaient pris entre deux maux, le pire et le pire* ». Le roman peut choquer, irriter, mais être dérangeant, c'est aussi une qualité. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ.

Anne Weber a fait l'expérience du travail de bureau. Elle en tire deux textes remarquables

La cage aux oiseaux

Par nature, si ce n'est par vocation, le bureau n'est pas un endroit très fréquenté par la littérature. Rares sont en effet les écrivains à oser s'aventurer dans les espaces fonctionnels, raisonnables et réputés sans âme où les salariés passent l'essentiel de leurs heures ouvrables – un non-lieu, en quelques sortes, ou qui se voudrait tel. On se souvient bien de l'ennui colossal qui s'abattait sur Adrien Deume, employé pas très modèle, dès qu'il franchissait le seuil de la Société des nations (dans *Belle du Seigneur*, d'Albert Cohen), mais à part cela, les exemples n'abondent pas. Aussi est-il particulièrement stimulant de découvrir comment la talentueuse Anne Weber s'est emparée de cet univers, après qu'il eut essayé de se saisir d'elle.

Révoltée par l'existence au bureau, cette Allemande à peine quadragénaire, qui écrit à la fois en français et dans sa langue maternelle, a quitté le sien depuis plusieurs années, pour se consacrer à l'écriture et à la traduction. De cette expérience et d'une autre, très originale, elle a tiré deux textes assez dissemblables dans leur ton, mais qui par-

tagent une étonnante et belle faculté de réinvention du monde.

Le premier, *Chers oiseaux*, date d'une époque où Anne Weber travaillait à Paris, dans l'édition. Pleine de colère et de drôlerie, la narratrice s'adresse à ses collègues, que l'on pourrait aussi bien appeler codétenus, dans une entreprise semblable à une volière géante. L'œil impitoyable, s'attarde sur chacune des manies du prisonnier qui tente, par divers menus grignotages, de s'aménager une petite niche dans la grande cage. Depuis l'examen des fonds de tiroirs (« Vous voir ranger votre

CENDRES & MÉTAUX d'Anne Weber.

Seuil, « Fiction & Cie », 122 p., 11 €.

CHERS OISEAUX d'Anne Weber.

Seuil, « Fiction & Cie », 78 p., 10 €.

vaisselle dans vos tiroirs me donne des haut-le-cœur matin et soir») jusqu'aux « offrandes » déposées aux pieds du « Grand oiseau » – le patron, naturellement – tous les aspects d'une vie d'employé sont examinés avec dans une lan-

gue sèche, élégante, cruelle et formidablement inventive. Concrète comme un coup de poing, aussi : le lendemain du jour où elle mit un point final à ce cri de rage, l'auteur a démissionné de la cage, sans se retourner.

Instrument de liberté

Anne Weber a le chic pour pousser les logiques jusqu'au bout, à la fois dans sa vie et en littérature, tout en élargissant l'angle, de manière à porter le regard aussi loin que possible. Une manière qu'elle fait encore sienne avec *Cendres & Métaux*, mais dans une optique tout à fait différente. Car la société dont elle parle (et qui porte vraiment ce nom extraordinaire) est une cage dans laquelle elle s'est enfermée volontairement, durant cinq mois. « J'ai demandé à plusieurs entreprises de pouvoir occuper un bureau juste pour écrire, sans travailler pour eux. *Cendres & Métaux*, qui fabrique des prothèses dentaires à Bienne, près de Neuchâtel, a accepté. » Expérience fort agréable au demeurant : « Je m'y suis trouvée très bien, j'étais même triste que cela finisse », observe-t-elle. « C'était enrichissant et pas seulement par ce que j'ap-

pris : cela me confrontait à un autre point de vue sur la réalité. »

A partir de l'environnement d'un bureau paysager suisse, l'auteur s'interroge sur la circulation des objets, les rapports à la hiérarchie, les fins dernières du capitalisme et même les responsabilités d'un auteur de fiction. Le tout sans la hargne qui imprégnait *Chers oiseaux*, mais avec un humour et une pertinence colorés par cette fantaisie qui montre le monde sous des angles inattendus. On voit des ficus en pots se déplacer en douce et des mâchoires en ciment rire toutes seules, sur les étagères : tout un univers qui semble fonctionner sans l'intervention de l'homme. Surtout, l'écriture d'Anne Weber est un merveilleux instrument de liberté, et pas seulement quand elle décrit les oiseaux posés sur l'appui de la fenêtre, prêts à s'envoler. C'est même quand elle évoque le monde intérieur du bureau paysager, ses formes géométriques, ou la façon dont les employés sont découpés en lamelles par la lumière qui filtre des persiennes, comme des prisonniers, que cet écrivain trouve la meilleure manière de repousser les murs de toutes les prisons – par l'imaginaire. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Série « Les bureaux », 1999.

LARS TUNBJORK / AGENCE VU



Extrait

« La hiérarchie du pouvoir, dans une entreprise, s'appelle "organigramme". Cette hiérarchie se reflète souvent dans la disposition architecturale, même si les immeubles de bureau en forme pyramidale sont plutôt rares. La direction occupe l'étage supérieur et, plus on descend vers le rez-de-chaussée et le sous-sol, plus les pouvoirs et les salaires s'amointrissent. A cela il n'y a rien à dire, en principe, à moins d'être opposé à toute forme de hiérarchie et de rejeter l'existence de bâtiments à plusieurs étages pour des raisons idéologiques. Bien sûr, la plupart des immeubles de bureau ne permettent pas une traduction parfaite des rapports de pouvoir. Il est inévitable qu'un tel se retrouve, disons, au troisième étage, alors que son importance devrait lui réserver une place au cinquième. » (*Cendres & Métaux* p. 60-61)

Portrait d'un chômeur à la dérive

L'humour comme béquille

CARNETS DE DÉROUTE de Michel Monnereau.

La Table ronde, 208 p., 16 €.

Longtemps, j'ai eu de la suite dans les idées. Monde meilleur, mon cul. A vingt et une heures, chaque soir, il y a ceux qui dînent dans les grands restaurants et ceux qui pratiquent la conserve. Là commence la ligne de démarcation. C'est un type bien qui parle, un homme un peu trop seul peut-être « comme vous en croisez dans les mégapoles fin de millénaire ». Monté à Paris un matin d'avenir radieux, ancien cadre dynamique, il fait aujourd'hui partie de cette espèce en voie de multiplication : chômeur. Pire, il est atteint d'une maladie visiblement honteuse aux yeux d'éventuels employeurs : il a la cinquantaine. Trop cher, trop vieux : le casting semble toujours mauvais. Et c'est la dérive de cet homme – anonyme, il n'a ni nom ni prénom – que nous raconte Michel Monnereau dans ce premier roman où le tragique n'est édulcoré que par l'humour – « le plus bel enfant de la lucidité » – de son narrateur.

Retrouver une place

A travers son journal intime, on découvre la bête qui tourne dans son deux-pièces comme chômeur en crise. Il dit les rêves usés, la violence de la réalité et de ce monde où il faut se battre, même si l'on ne veut écraser per-

sonne. « Bipède rétif à toute incorporation dans la chaîne économique », nourri au lait devenu aigre de Mai 68, il fait pourtant des efforts pour retrouver sa place. Une place. A trop se scruter, à la loupe presque, notre homme ne s'épargne rien. On découvre une mère morte – il s'en veut de son indifférence –, une femme – partie sous de cieux plus cléments –, et lui, resté au bord de la route. Naufragé, il hante d'abord les cafés où il se tapit dans un coin, comme tous les gens qui s'excusent d'exister encore. Il devient bientôt accro au courrier, y descend cinq fois par jour parce qu'« une lettre de refus à une candidature est si vite arrivée (...) Il y avait une luxueuse publicité en couleurs vantant une berline à 23 000 euros seulement. Je me suis demandé combien il me faudrait percevoir de mois d'Assédis pour me l'offrir. En attendant, je pouvais toujours mettre une option sur les enjoliveurs. » L'humour, « cette béquille de ceux qui prennent des coups », ne le maintiendra pas pourtant longtemps debout – un an à peine, quand s'achève le roman.

Avec *Carnets de déroute*, Michel Monnereau signe un texte juste et grinçant. Un texte comique si la situation n'était aussi réellement tragique. Récit d'une dérive personnelle, *Carnets de déroute* est aussi la chronique d'une génération, celle des baby-boomers, comblée avant d'être abattue. ■

EMILIE GRANGERAY

Une peinture du monde du travail et de ses petites médiocrités

Pièce de collection

Dès le titre, le ton est donné. *L'Argent, l'urgence* claque comme un impératif. Pour subvenir à ses besoins, une femme, artiste indépendante, n'a d'autre issue que de quitter son petit atelier pour une tour de verre impersonnelle où l'attend un emploi stable et bien rémunéré. Une chance, un rêve, lui répète-on à l'envi autour d'elle. D'ailleurs, tous l'incitent à accepter, à commencer par « l'Homme-à-élever », son compagnon au chômage, trop fragile et inadapté pour réussir le moindre entretien d'embauche.

Tous ou presque, car au fond d'elle une petite voix s'éveille pour la mettre en garde, elle d'ordinaire si « irréaliste, fantaisiste, égoïste ». Est-ce vraiment le bon choix, la bonne solution ? Pense-t-elle vraiment être si forte et si solide pour pouvoir, comme elle le prétend, passer au travers sans que cette expérience laisse des traces ? Dès l'abord du remarquable premier roman de Louise Desbrusses, c'est elle, cette voix étrange, qui saisit le lecteur, le désarçonne, l'interpelle, le hante tout autant que cette femme (narratrice ?) dont on ne connaît jamais l'identité. Ironique, grinçante de lucidité, placée aux aguets d'une conscience qui nie et refoule, elle décrit les moindres gestes de cette femme, commente ses moindres pensées,

débusque les contradictions de son discours, ses faiblesses, ses hésitations, ses inhibitions, ses silences et non-dits. Le tout en jouant avec une redoutable dextérité des parenthèses, comme, pourrait-on dire, elle joue de cette vie qui hésite entre être et avoir et qui, peu à peu, va se refermer sur elle-même et se vider de sa substance.

Et cela malgré les avertissements de cette conscience persifleuse. « Vous décidez d'y aller (assez forte et tout, l'argent, l'urgence et la raison, j'en passe et des meilleures). Mais sans plier, prétendez-vous. En gardant la tête haute. Vous passerez au travers. Oui, vous le ferez. Drôle d'arrangement (je ris). Plier. Ils vous feront plier. Ils en ont vu d'autres. Ils savent y faire. Mettre le doigt sans mettre le reste : Illusion. Enfin, puis-je c'est ce que vous avez décidé, sortez de cette bouche de métro. Allez-y. Qu'on en finisse. Que tout cela commence. »

Tourniquet électronique, badge, regards qui pèsent, jaugent, froideur des bureaux et de ceux qui les occupent, morgue et suffisance des petits chefs qui vous prennent pour quantité négligeable... Dès le premier jour, la nouvelle correctrice de produits prend la mesure de ce qui l'attend, des mœurs, des codes

de pouvoir, des efforts qu'il faudra déployer pour ne pas se laisser engouffrer par le trou qui s'ouvre en elle et l'annule un peu plus chaque jour. « Les nuits engloutissent les jours. Les jours rongent les soirs. Les soirs dévorent les nuits. Le trou s'élargit dans votre vie. Gouffre. Vol des heures. Le temps dérobé s'évanouit. Présent étouffant. Poids dans la tête. L'effort requis pour la traversée de cet espace incertain écrase vos (chères) pensées. (...) Cela prend tout. Vous prend tout. On est ce qu'on fait. On le fait. » Dans la ronde d'un quotidien immuable, ennuyeux, qui annihile, plus de temps pour penser, pour aimer, pour oser dire aux autres qu'on est en train de mourir, que leur rêve à tous n'est pas le sien. Plus de force pour résister, pour hurler sa douleur d'être dépossédé de tout : de ses rêves, de ses désirs, de ses pensées qui la font tenir debout ; de son atelier-refuge où elle confectionne des pièces uniques mais que « l'Homme-à-élever » a investi.

Au cœur de cette longue dérive existentielle à travers laquelle Louise Desbrusses dépeint admirablement le monde du travail et ses petites misères, mais aussi la débâcle d'un couple qui se délite, va surgir l'éclat noir d'un regard, d'une rencontre, d'un sursaut. Une libération qui ne sera pas sans heurts et déchirements pour cette femme qui s'éveille à nouveau, non sans appréhension, à la vie, à l'amour. Et nous révèle surtout une voix singulière, entêtante. L'éclat noir d'une pièce unique. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

ZOOM



BLEU DE CHAUFFE, de Nan Arousseau
« On ne voulait pas ressembler à nos pères, des perdants de la vie qui tous les jours se rendaient au boulot pour

nourrir leurs gosses et tous les soirs rentraient bourrés à la maison. » A 18 ans, Nan Arousseau joue du colt 45 dans les PMU de Montmartre. Sept ans de prison lui permettront d'apprendre la plomberie et ainsi, un jour, de changer les radiateurs de Jean-Patrick Machette. Ce dernier confiera alors à l'apprenti-écrivain : « Méditez bien votre histoire et prenez exemple sur les vaches. Il faut beaucoup mâcher pour donner du bon lait. » Nan Arousseau a parfaitement retenu la leçon pour ce premier roman gouailleur à souhait qui nous entraîne avec Dan, double du romancier, sur les traces de Dolto, son patron. Un homme « rond de l'extérieur mais géométriquement pourri et sans pitié de l'intérieur » qui, une nuit, pique le coffre-fort de son entreprise. Dans ce voyage au cœur des chantiers (à ne pas manquer, celui de la Bibliothèque François-Mitterrand) aux allures de polar autobiographique, on rit, on s'émeut, on s'instruit sur les recuits, les colliers-poires et autres raccords Bourdin. Un petit bijou qui touche autant par sa justesse de ton que par sa tendresse rageuse. *Ch. R.*
Stock, 176 p., 16 €.

DOUCE BANLIEUE, de Gérard Mordillat et Frédérique Jacquet
C'est un long et patient travail du service des archives municipales de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) qui a permis la fabrication de ce livre de photographies qui avaient fait l'objet d'une exposition, à Saint-Denis, au printemps 2004 (*Le Monde* du 24 mai 2004). Le livre, préfacé par Gérard Mordillat, est vendu avec un CD regroupant quinze témoignages. *Ch. G.*
Ed. de l'Atelier, 256 p., 30 €.
Signalons aussi de Gérard Mordillat, la réédition de *L'Attraction universelle* (Calmann-Lévy, 288 p., 18 €) ainsi que la parution en poche de *Les Vivants et les morts* (Le Livre de Poche, 830 p., 8,50 €). Enfin *La Revue des deux mondes* consacre son dossier de février aux « Cultures d'entreprise » (11 €).

« Mais comment savoir, que savoir ? » : c'est en partie pour répondre à cette question qu'écrivait le Prix Nobel de littérature 1985

Claude Simon

leçon de choses

Un écrivain majeur, négligé par son époque et par une certaine critique qui préfère porter au pinacle des œuvres honorables, pour certaines, mais beaucoup plus conventionnelles. Un prix Nobel de littérature (1985) accueilli dans son pays avec indifférence, voire hostilité – tandis que, des années plus tard, les médias feront grand bruit autour du Nobel attribué à un citoyen français écrivant en chinois et auteur de trois livres. En un mot, le sort fait à Claude Simon est emblématique de cette haine de soi – et singulièrement de sa littérature –, désormais typiquement française.

ŒUVRES de Claude Simon.

Edition établie par Alastair B. Duncan, avec la collaboration de Jean H. Duffy, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 664 p., 55 € jusqu'au 30 avril 2006, 62,50 € ensuite.

L'excellent volume de la « Pléiade » qui paraît aujourd'hui devrait aider à une meilleure compréhension de la fécondité créatrice de Claude Simon. L'introduction d'Alastair Duncan, les notes, notices, plans – reproduits et commentés – conduisent le lecteur au cœur de la « fabrication de l'œuvre ». C'est une mine d'informations, d'une lecture jamais ennuyeuse, allant de la genèse des livres à leur réception critique.

Le choix des huit textes rassemblés dans cette « Pléiade » (1) est celui de Claude Simon, à partir de la proposition qui lui avait été faite – un volume d'environ 1 500 pages. Écartant ses pre-

miers livres – sur lesquels il porte un jugement trop sévère –, il balise son parcours, avec certains de ses grands romans, du *Vent* (1957) au *Jardin des plantes* (1997) – magnifique voyage-bilan, émouvant, ironique, dans une existence d'écrivain – en passant par les chefs-d'œuvre que sont *La Route des Flandres* (1960) et *Le Palace* (1962).

A lire Claude Simon, on voit vite pourquoi son propos ne suscite ni empathie sentimentale ni adhésion collective. Et cela n'a rien à voir avec les supposées difficultés d'approche du Nouveau Roman – tout a été dit sur ce rassemblement, un temps utile, d'œuvres très diverses, qu'il faut aujourd'hui considérer dans leur singularité.

Restituer le monde par le souvenir

Son rapport à l'Histoire tout comme sa propre biographie mettent en question nombre de ses contemporains. A part une éphémère carte du Parti communiste, prise en 1936 pour aller voir les convulsions de la guerre civile espagnole, Claude Simon s'est tenu à l'écart tant du communisme que du fascisme. En 1940, il avait 27 ans. Pas la moindre tentation vichyste, aucun compromis avec ce « passé qui ne passe pas ».

Le résultat ? Une plongée violente dans les ravages d'un siècle, le XX^e, qu'il a traversé presque entièrement, une observation aiguë de ce « cadavre noir de l'Histoire », qui, dès sa plus jeune enfance, a bouleversé son existence – il n'avait pas 1 an quand son père a été tué, en 1914, à la guerre. Mais on ne saurait réduire Claude Simon à cette manière sans pareille d'écrire la guerre, inventée avec *La Route des Flandres* et déve-

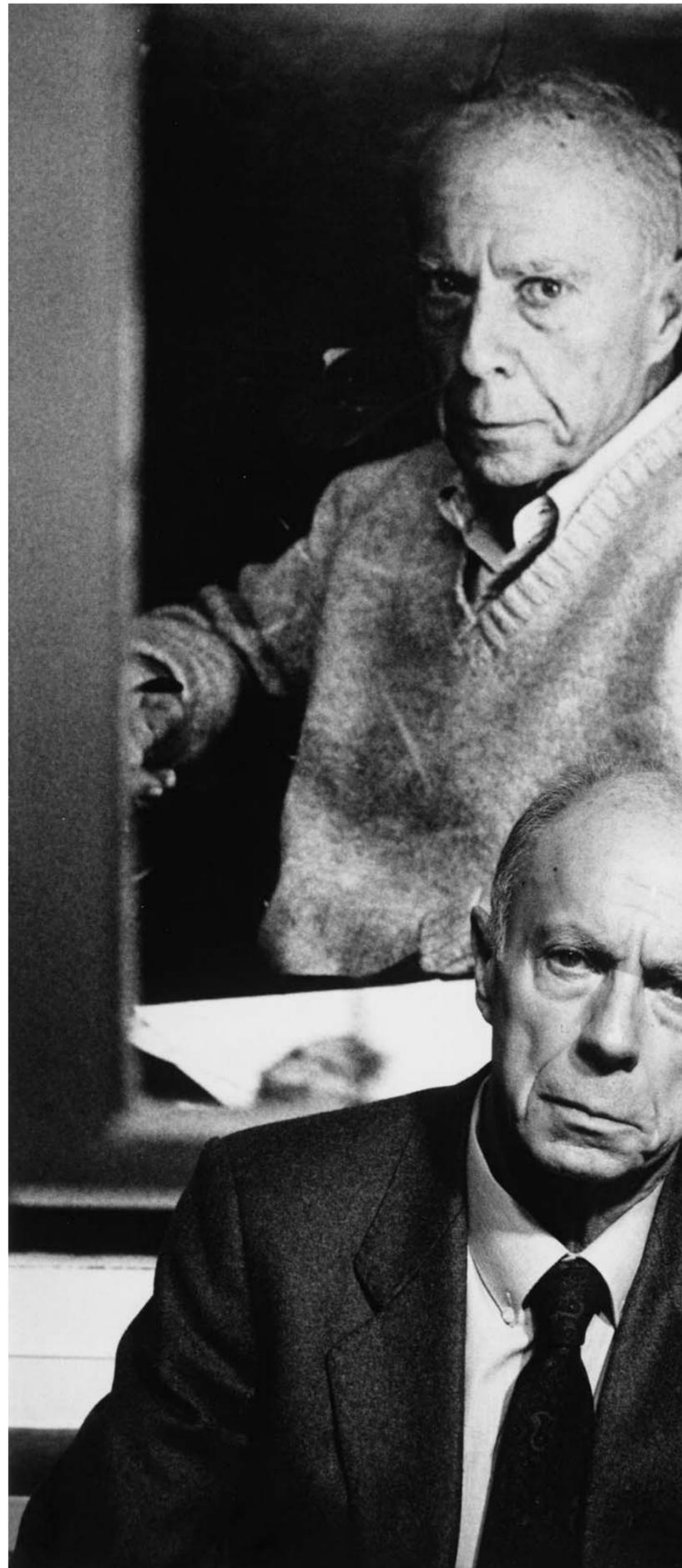
loppée par la suite. La lecture en continu que permet la « Pléiade » entraîne le lecteur dans les multiples chemins de son labyrinthe, dans un univers poétique et musical.

A propos de cette interrogation : « *Mais comment savoir, que savoir ?* », à la fin de *La Route des Flandres*, Claude Simon a dit : « *C'est en partie pour répondre à cette question que j'écris.* » Pour restituer le monde par le souvenir, mais par fragments, par éclats, en un gigantesque et somptueux kaléidoscope d'autobiographie masquée, de descriptions et de sensations. La sentiment de la nature : le vent, les allées du Jardin des plantes, le vol d'un pigeon au début et à la fin de *La Bataille de Pharsale*... Le bonheur des villes, la Barcelone jamais nommée mais si merveilleusement évoquée du *Palace*. Mais aussi les tableaux, les cartes postales, les photos, tout un monde d'images.

Même si elle est traversée par la mort, son œuvre est la vie dans sa substance même, recréée par un homme qui n'a jamais cédé à l'aigreur ou à la résignation. Il a toujours préféré l'humour, et en voici, en guise de conclusion, un savoureux exemple : « *Laissons de côté les griefs qui m'ont été faits d'être un auteur "difficile", "ennuyeux", "illisible" ou "confus" en rappelant simplement que les mêmes reproches ont été formulés à l'égard de tout artiste dérangeant un tant soit peu les habitudes acquises et l'ordre établi (...), soulignait-il dans son Discours de Stockholm. Ce qui me paraît plus intéressant de prendre en compte et mériter, je crois, qu'on s'y arrête, ce sont d'autres jugements formulés à l'encontre de mon œuvre qui, par leur nature et le vocabulaire dont ils usent, mettent en lumière non pas un malentendu qui pourrait exister entre les tenants d'une certaine tradition et ce que j'appellerais la littérature vivante, mais ce qui apparaît comme un véritable retournement (ou, si l'on préfère, inversion) de situation, car chacun des termes employés dans un sens péjoratif l'est, en fait, très judicieusement, avec cette différence qu'au contraire des intentions du critique il se trouve avoir à mes yeux une valeur positive.* » ■

JOSYANE SAVIGNEAU

(1) *Le Vent*, tentative de restitution d'un retable baroque ; *La Route des Flandres* ; *Le Palace* ; *La Chevelure de Bérénice (Femmes)* ; *La Bataille de Pharsale* ; *Triptyque* ; *Discours de Stockholm* ; *Jardin des plantes*.



Claude Simon, Prix Nobel de la littérature, à Stockholm en 1985. LUTFI ÖZKÖK, SFF

« Et au bout d'un moment il le reconnut : ce qui était non pas un anguleux amas de boue séchée mais (les pattes osseuses, jointes et repliées en posture de prière, la carcasse à demi recouverte, absorbée par sa gangue d'argile – comme si déjà la terre avait commencé à la digérer – avec, sous la croûte dure et friable, son aspect, sa morphologie à la fois d'insecte et de crustacé) un cheval, ou plutôt ce qui avait été un cheval (hennissant, s'ébrouant dans les vertes prairies) et retournait maintenant, ou était déjà retourné à la terre originelle sans apparemment avoir eu besoin de passer par le stade intermédiaire de la putréfaction, c'est-à-dire par une sorte de transmutation ou de transsubstantiation accélérée, comme si la marge de temps normalement nécessaire au passage d'un règne à l'autre (de l'animal au minéral) avait été cette fois franchie d'un coup. »
« *La Route des Flandres* », début de la 2^e partie, « *Pléiade* », page 265.

Alastair Duncan : « La preuve que l'homme peut imposer un sens »

Avez-vous été choisi par Claude Simon pour diriger cette Pléiade ?

Oui. Un matin de mars 2002, je reçois un coup de téléphone de Réa Simon. J'étais pris entre l'euphorie et la panique. Sur le moment, j'aurais voulu aller directement de l'honneur d'avoir reçu cette invitation à la gloire (éventuelle) de la tâche accomplie... Mais cela m'aurait privé de bien des plaisirs.

Antoine Gallimard a proposé à Claude Simon, dit-il, « un volume de la Pléiade, comme une introduction et une incitation à la lecture de son œuvre ». Vous précisez, dans votre note sur l'édition, que le choix des romans de ce volume a été fait par Claude Simon. Pourquoi a-t-il exclu un livre majeur comme *L'Acacia* ?

Quand on m'a contacté, Claude Simon avait déjà fait son choix. Mis à part les premiers romans, qu'il prisait peu, toutes les époques de son travail sont présentes : le cycle des romans de la mémoire restituante, y compris ce chef-d'œuvre qu'est *La Route des Flandres* ; l'important roman de transition, *La Bataille de Pharsale* ; la période dite formaliste représentée par *Triptyque* ; et le roman à base de vécu, dont nous

avons ce magnifique fleuron, *Le Jardin des plantes*. Deux facteurs ont pu jouer dans le choix de Simon. D'abord, peut-être, le désir de mettre en avant des romans qu'on avait un peu négligés, *Le Vent* ou *Le Palace*. Alors que *L'Acacia* ou *Le Tramway* étaient déjà célèbres et célébrés. Et puis, parmi les romans que Simon n'a pas choisis, on trouve *L'Acacia*, *Les Géorgiques*, *Histoire* et *L'Herbe*. Tous ces romans traitent plus ou moins de sujets se rapportant à son histoire familiale. Or l'écrivain savait qu'une édition de la Pléiade s'intéresserait, entre autres, aux origines de l'œuvre ; il avait horreur de passer pour un chroniqueur de la vie familiale. Il se méfiait donc de tout ce qui pourrait tirer son œuvre dans ce sens. L'essentiel pour lui était le travail sur l'écriture.

Vous n'avez pas eu accès aux manuscrits. Est-ce une frustration ?

D'abord je fais remarquer que nous avons rendu compte des rares variantes dans l'œuvre publiée ; et l'édition abonde en notes informatives. Nous n'avons pas travaillé sur les manuscrits, c'est vrai. Mais une « incitation à la lecture » ne nécessite pas que l'on offre aux lecteurs une connaissance approfondie des étapes de la rédaction.

Par ailleurs, Claude Simon avait déjà 89 ans quand nous avons commencé à travailler. Nous voulions qu'il puisse tenir le volume en mains. Hélas, cela ne s'est pas réalisé. Mais vous avez vu les pages manuscrites que nous reproduisons, pages passionnantes mais difficiles à déchiffrer, un travail pour les généticiens qui s'étendra sur des années. Dès que j'ai vu le manuscrit de *La Route des Flandres*, mon éventuelle frustration s'est muée en soulagement.

Avez-vous, Jean Duffy et vous, travaillé avec lui sur cet appareil critique ? Et si oui, comment ?

« *De pâles confettis de soleil jouaient à travers les feuillages des platanes sur le terre-plein mouillé, la foule errante, les éventaires de pacotille où les camelots épongeaient ou suspendaient de nouveau sur leurs ficelles les visages de prophètes chromolithographiés qui le regardaient passer pour la deuxième fois, descendant maintenant l'avenue, repassant sans les voir devant les étalages de fleurs, les panoplies guerrières, les fanions, les assortiments d'insignes et les portraits des héros morts imprimés sur foulards.* »
Le Palace, chapitre V, « *Le Bureau des objets perdus* », « *Pléiade* », page 539.

Nous avons envoyé chacun des séries de questions écrites à l'écrivain. Il nous recevait chez lui, avec toute la simplicité et la gentillesse qui lui étaient naturelles. En parlant, il répondait à nos questions et nous mettait sur bien d'autres pistes. Un des intérêts principaux de notre édition, c'est qu'elle a été faite en étroite collaboration avec l'auteur. Nous tenions donc à vérifier les faits en le consultant et à compléter ces faits par l'apport de son souvenir subjectif. D'autre part, nous voulions donner une place importante à la façon dont Simon voyait son œuvre. C'est ainsi que le Discours de

Stockholm a été ajouté par lui au choix des œuvres. Et puis Réa Simon a lu et commenté tout l'appareil critique, ce qui nous a permis d'éviter bien des bévue possibles. Mais Claude Simon n'a jamais voulu dicter des interprétations. Si, dans les notices, nous évoquons la façon dont il parlait d'un roman, cela ne nous a pas empêchés de donner notre propre point de vue, qui ne correspond pas forcément à celui de l'auteur.

Le jury Nobel évoquait la compassion comme un des traits de l'œuvre de Claude Simon. Selon vous, c'est son humanisme que la critique n'a pas assez souligné.

L'œuvre de Claude Simon n'implique pas un monde accessible à la raison et assujéti à l'homme. On pourrait même dire le contraire. Mais je vois chez Simon une grande sympathie pour ceux et celles qui sont broyés par l'histoire. Puis une affirmation de la valeur de la vie humaine, si éphémère, si fragile. Enfin, dans la recherche d'un ordre esthétique, renouvelée de roman en roman, la preuve que l'homme peut imposer un sens, fût-il provisoire, à ce monde toujours en train de se faire et de se défaire. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JO. S.

S'éveiller du cauchemar de l'Histoire

PAR YANNICK HAENEL

Les romans de Claude Simon répondent à la phrase d'Ulysse de Joyce : « *L'Histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller.* » De *La Route des Flandres* au *Jardin des Plantes*, il s'agit de ça : traverser l'immense féerie négative du temps, cet enchevêtrement de massacres, de charniers, de tueries qui s'appelle le XX^e siècle.

Cette convulsion démoniaque, Claude Simon la nomme, dans *L'Acacia*, le « *cadavre noir de l'Histoire* ». Ce cadavre dévore les vivants, engloutit les chevaux et les cavaliers : c'est une sorte de mort en vie, à laquelle il prête les traits d'une « *vieille ogresse* », dont l'estomac immense dissout le monde en un « *magma gluant et jaunâtre* », qu'elle rejetera par son « *anus ridé* ».

Le XX^e siècle est l'autre nom de la guerre. Une guerre ininterrompue depuis 1914. Lire Claude Simon, c'est faire communiquer les conflits mondiaux, entendre le fracas de la guerre d'Espagne avec la fureur de la seconde guerre mondiale. C'est entrer dans un espace de limon fiévreux où la guerre semble avoir pris la place du monde. « *Tous les trains de la vieille Europe* », écrit-il dans *L'Acacia*, circulent, déboussolés, d'une guerre à l'autre (comme dans *Nord* ou *Rigodon*, les derniers romans de Céline, où la guerre dynamite chaque phrase). Comme si, écrit-il, « *d'un bout à l'autre de l'Europe la terre obscure était en train de trembler sous les innombrables convois emportés dans la nuit* ». Un livre de Claude Simon, c'est une saturation de signes, entre splendeur et charogne, où la violence semble parlée par son propre tourbillon. On y fait l'expérience d'un temps où la guerre et la paix n'ont plus de différence ; où le monde lui-même, dans sa dévastation, est devenu une guerre.

Aujourd'hui où nous lisons les livres de Claude Simon, ça s'aggrave : la planète est emportée d'elle-même par le ravage, ce qu'on a appelé l'Histoire n'est déjà plus qu'un département narratif du nihilisme, et les guerres un symptôme d'une plus étrange, plus convulsive catastrophe.

La littérature n'existe pas pour conforter les humains dans leur petite vie : c'est une puissance mélodique d'arrachement. On sort du cauchemar de l'Histoire avec des phrases. Les phrases de Claude Simon, dans leur plastique ondulante, composent une matière épaisse, hérissée, compacte, comme un mortier de prose où se cherche, par saccades, spasmes, roulis, une cadence qui échappe à l'extinction des choses. Tous les livres de Claude Simon vibrent au cœur de cette violence affolée de l'asphyxie. Ainsi de la dernière phrase du *Tramway*, lorsque l'écriture cherche un dernier souffle en poursuivant l'ultime train : « *Comme si quelque chose de plus que l'été n'en finissait pas d'agoniser dans l'étouffante immobilité de l'air où semblait toujours flotter ce voile en suspension qu'aucun souffle d'air ne chassait, s'affalant lentement, recouvrant d'un uniforme linceul les lauriers touffus, les gazons brûlés par le soleil, les iris fanés et le bassin d'eau croupie sous une impalpable couche de cendres, l'impalpable et protecteur brouillard de la mémoire.* »

Un écrivain est un traverseur. C'est quelqu'un qui ne cesse de sortir de tous les discours, du grappin social, des croyances et même de la mort, qui est partout à l'œuvre. C'est à travers ce mouvement d'écart que ses phrases éclairent ce dont elles s'évadent.

Celles de Claude Simon ne sont pas des phrases d'extase. Leur puissance poétique est ailleurs : dans le débordement tenace qui les porte, où viennent crépiter un

stock de détails, un déluge de sensations giclées prises au carnage embrouillé du monde. Le halètement d'une évasion, « *les taches se bousculant criardes* », « *L'ombre floue des os* », un incendie bleuté à Chicago, l'aube qui se lève sur la Sibérie, les méandres des fleuves, un cosmos de détails, d'embranchements microscopiques, et les carcasses encore, qui pourrissent dans un fossé sur la Meuse, la monotonie des carcasses d'un monde mort, se télescopent dans un éclatement de récits brisés. Et là-dessus, zébré de « *jaune et puis noir temps d'un battement de paupières et puis jaune de nouveau* », un érotisme sombre, barbare, guerrier : celui des « *tièdes éclaboussures de chair* », qui pénètre dans les phrases comme des ruées de sensualité brusque.

Poésie irascible

Claude Simon est réputé difficile, aride, labyrinthique. On ne parle jamais de son humour : grinçant, sarcastique, rugueux, un rire où se décapent les illusions. C'est lui qui traverse *L'Invitation*, récit burlesque du voyage organisé d'un groupe de Prix Nobel en URSS. Dans *Le Jardin des plantes*, roman-planète où des dizaines de récits se croisent, disposés en mosaïque sur la page, le narrateur est au Kirghizistan, il refuse de signer une pétition humaniste. On se scandalise, c'est l'incident. La littérature ne se fait pas avec de bons sentiments ; elle n'a même pas de sentiments du tout. Elle nie le sentiment, elle refuse le cinéma facile du sentiment où s'engluent les romans qui répondent à la demande globale.

La Bataille de Pharsale ou *La Route des Flandres* sont des romans de poésie irascible. Impossible de leur tirer un acquiescement. Une souveraineté ombreuse continue à protéger leurs phrases. Elles prennent, avec le temps, une qualité de solitude qui les démarque chaque jour un peu plus de ce à quoi on les réduit. Claude Simon sera toujours trop difficile à lire pour ceux qui attendent de la littérature de quoi colmater leur infantile besoin de camelote, celle dont se repaît le marché littéraire. L'insignifiance actuelle est organisée ; la servitude toujours rentable : la plupart des livres reproduisent aujourd'hui l'une et l'autre, entre crispation mimétique et néo-blabla de génération. Relire Claude Simon, c'est entrer dans une opération de rite. Dans une cérémonie où les phrases sont à elles-mêmes leur propre mémoire. Où chacune d'elles redonne vie à la parole. ■

Biographie

10 OCTOBRE 1913 : Naissance à Tananarive (Madagascar), où est basé son père, officier de marine.

1914 : Mort du père à la guerre. Il est élevé par sa mère, à Perpignan.

1925 : Mort de la mère. Un cousin germain de celle-ci devient son tuteur ; il obtient son baccalauréat en 1930, s'inscrit en mathématiques supérieures, puis renonce.

1934-1935 : Service militaire. A sa majorité, il reçoit l'héritage de sa mère, « *une modeste fortune* » qui le dispense d'avoir à gagner sa vie.

1936 : Commence à écrire. Détruit son premier roman, *Séjour à Barcelone*. Observe « *la révolution espagnole* ».

1939-1944 : Mobilisé (cavalerie), il est fait prisonnier en 1940. Il réussit à se faire passer pour Malgache et on le rapatrie dans un camp des Landes. Il s'évade et regagne Perpignan, en octobre 1940. En 1944, il apprend qu'on va le dénoncer pour faits de Résistance. S'installe à Paris.

1945-1954 : Publie *Le Tricheur* (1945) et *La Corde raide* (1947) au Sagittaire. Puis *Gulliver* (1952) et *Le Sacre du printemps* (1954) chez Calmann-Lévy.

1956 : Rencontre Alain Robbe-Grillet, alors conseiller littéraire aux Editions de Minuit, auprès de Jérôme Lindon.

1957-1961 : *Le Vent* paraît chez Minuit, où seront publiés tous les autres romans de Claude Simon. D'abord *L'Herbe* (1958) et *La Route des Flandres* (1960).

1962 : Rencontre Réa Karavas, qu'il épousera. Parution du *Palace*.

1963 : Restaure une maison familiale à Salses, près de Perpignan. Il y passera désormais plusieurs mois chaque année.

1967 : *Histoire*. Prix Médicis.

1968 : Premier voyage à New York.

1969 : *La Bataille de Pharsale*.

1970-1971 : Publie *Orion aveugle* (Skira, « *Les Sentiers de la création* »). Le texte (sans la préface) est repris en 1971 chez Minuit, sous le titre *Les Corps conducteurs*.

1973 : *Triptyque*.

1974 : Colloque à Cerisy sur son œuvre, auquel il assiste.

1975 : *Leçon de choses*.

1981 : *Les Géorgiques*.

1985 : Reçoit le prix Nobel de littérature.

1989 : *L'Acacia*.

1994 : *Correspondance, 1970-1984*, avec Jean Dubuffet (éd. de L'Echoppe).

1997 : *Le Jardin des plantes*.

2001 : *Le Tramway*.

6 JUILLET 2005 : Mort à Paris.

A lire aussi

En poche, et ne figurant pas dans la « *Pléiade* », deux romans de Claude Simon, (éd. de Minuit, « *Double* » : *L'Herbe*, postface d'Alastair Duncan (n° 9, 208 p., 6,55 €), et *L'Acacia*, postface de Patrick Longuet (n° 26, 392 p., 8,70 €).

L'Association des lecteurs de Claude Simon (BP 56, 75222 Paris Cedex 05), publie des *Cahiers Claude Simon*. Le n° 1 a paru en 2005. Il contient notamment un intéressant dossier critique sur « *Simon et Conrad* » (Joseph Conrad est l'un des écrivains de référence de Claude Simon) et un texte de Claude Simon, publié pour la première fois en 1973 dans le n° 3 de la revue *Minuit* : *Essai de mise en ordre de notes prises au cours d'un voyage en Zeeland (1962) et complétées* (éd. Presses universitaires de Perpignan - 52, avenue Paul-Alduy 66860 Perpignan Cedex, pup@univ-perp.fr - 168 p., 18 €).

Le Grand Temps, essai sur l'œuvre de Claude Simon, de Mireille Calle-Gruber, un travail sur le rapport à l'Histoire, à l'oubli, à la mémoire. « *L'urgence d'une remémoration (...)* et, pour ce faire, le recours à une autobiographie qui fait le portrait d'une mémoire. » (Presses universitaires du Septentrion, « *Perspectives* » - rue du Barreau, BP 199, 59650 Villeneuve-d'Ascq -, 260 p., 18 €).

Sur Internet, signalons en particulier : perso.wanadoo.fr/labyrinth/simonacc.html : cette page héberge l'Association des lecteurs de Claude Simon, et contient également de nombreux liens très utiles.

adpf.deleg.oxymium.net/adpf-publi/folio/simon : site du ministère des affaires étrangères. Courte analyse de l'œuvre, éléments biographiques et bibliographie commentée.

www.cavi.univ-paris3.fr/phalese : 34 textes théoriques, entretiens et lettres de Claude Simon numérisés.

« *Aucune ville ne répond mieux à l'expression "sortie de terre" que New York (ou faudrait-il plutôt dire "jaillie") : et non pas exactement debout, statique, mais explosant, toujours en expansion non pas en surface mais en hauteur (...). Contraire de Saint-Petersbourg soudain posée horizontale, d'emblée, entièrement dessinée à l'avance, à plat, par le même architecte, jusqu'au moindre de ses ornements rococo, ses entablements, ses atlantes aux saillants abdominaux, aux pectoraux musclés, courbés sous ses corniches, et là une fois pour toutes.* »

Le Jardin des plantes, III^e partie, « *Pléiade* », p. 1109.

« Les Géorgiques », une œuvre qui fait terre et mémoire

LES GÉORGIQUES

de Claude Simon.
Ed. de Minuit, « *Double* »,
480 p., 9,50 €.

A l'enseigne de Virgile et du poème latin qui célèbre les travaux de la terre, Claude Simon donne, avec *Les Géorgiques* (1981), un « roman » d'une forme et d'une puissance prodigieuses, où la composition orchestrale s'efforce, par tous les moyens d'écriture, de faire entendre ce qu'il y a d'incommensurable dans l'ordre du vivant ; ce qui est en travail dans la secrète croissance de la vie, la travaille de mortelles défaites. Telle « *la pluie multiple, infinie, ce grignotement menu, comme la matérialisation, la mise en bruit pour ainsi dire, de millions et de millions de nombres, de décimales contenues entre les claquements sonores, scandés, des grosses gouttes de plus en plus rapprochées, le temps découpé en millions de millions d'infinitésimales fractions, de secondes, d'années, de siècles...* »

L'exorbitant récit de l'être-au-temps requiert les raisons organiques du texte plutôt que les chronologiques ; donne lieu à un roman qui fait terre

et mémoire du subtil assemblage textuel.

Ainsi, conjuguant le retour cyclique du motif des saisons et la reprise concertée des scènes narratives, faisant lever le chant intime au cœur de l'épique et la narration dans la description, Claude Simon organise une marqueterie de trois récits : le récit de LSM (Lacombe Saint-Michel, élu conventionnel en 1792), révolutionnaire et régicide, promu général en l'an II, qui écrit, depuis les campements militaires où le tient la guerre, des lettres ordonnant à son intendante Batti les travaux saisonniers sur ses terres ; le récit d'O, combattant volontaire engagé dans la guerre d'Espagne ; le récit du cavalier chevauchant éperdu sur la route des Flandres dans la débâcle de 1940 ; le cavalier qui est aussi le narrateur tressant tous ces fils dans sa main d'écriture.

Main du présent

Cette main du présent et de la remémoration, « *éclairée d'un jour frisant* », « *sillonée de milliers de rides, comme du crêpe georgette* », est aussi la gardienne de l'archive : elle

« *feuillette* » les cahiers de l'ancêtre, découverts derrière une tapisserie au motif de « *guirlandes de feuillages* ». L'ouverture du roman, avec la description d'un dessin à l'antique, puis la geste du Général, entre elles la césure du montage, avisent le lecteur : non pas d'après nature, ces géorgiques simoniennes, mais d'après l'art, travaux de terre travaux de guerre comme autant de labours d'écriture, conquérant ou plantant « *par procuration* » « *de cette encre brune, couleur rouille, sur le papier grenu* ». Des travaux, donc, mais au rythme cardiaque de leur devenir-phrase, tout d'interruptions et reprises, où les mots bout à bout forment boutures, greffes, les récits poussent ensemble. Œuvres d'œuvres. Plus exactement, il y va de l'épos : le poème, mais sans mètre ni maîtrise héroïque. Il somme le roman de battre le temps. En cinq mouvements : staccato des récits en entrelacs, lento d'une défaite annoncée, presto dans la reprise des entrelacs, lento d'une révolution avortée, staccato des récits tressés. Puis, au final, LSM à Batti, solo de la voix - poignante d'être ainsi lancée, au bord de la page blanche : « *Et encore une fois*

croyez-vous que j'aie tant d'années à jeter par les fenêtres ?... » Le rythme du roman donne passage au flux ontologique, le porte à pulmonation, lui fait traverser les parenthèses de la phrase comme autant de diaphragmes. Géorgique, ici, c'est le nom même de l'écriture. Sa carrière quotidienne : la vie en travail, le texte en gésine. Le cours du deuil, aussi, que comportent tout cycle vital et toute révolution, jusqu'à la scène, sublime, pas une vanité pas même un tombeau, de la lecture de l'effacement sur la pierre de l'épithaphe de Marie-Anne, première épouse jeune morte de LSM.

A la fin du livre, l'écriture géorgique trouve un de ses plus beaux emblèmes dans le récit de l'amour aillé : deux libellules accouplées en plein vol, décrites comme le « *précieux bijou, le délicat chef-d'œuvre d'orfèvrerie* ». *Les Géorgiques* de Claude Simon est un chef-d'œuvre, pièce unique de la littérature. L'écrivain donne au magma des émotions une forme féconde, et à toute forme une respiration : elle assure l'inlassable réancre du vécu dans les destinées du Poème. ■

MIREILLE CALLE-GRUBER



Carte d'Europe par Hondius Henricus (1606).
COLLECTION
MX/KHARBINE-TAPABOR

Quand Thomas Platter invente l'Europe moderne

De 1599 à 1600, ce protestant bâlois a parcouru le Nord-Ouest du continent. Ses observations sont un document exceptionnel

L'EUROPE DE THOMAS PLATTER (France, Angleterre, Pays-Bas 1599-1600)
Traduit, annoté et commenté par Emmanuel Le Roy Ladurie et Francine-Dominique Liechtenhan,

Fayard, 650 p., 28 €.

GUERRE CIVILE ET PAIX RELIGIEUSE DANS LA FRANCE D'HENRI IV (Lotta politica e pace religiosa in Francia fra Cinque e Seicento)
de Corrado Vivanti

Traduit de l'italien par Luigi-Alberto Sanchi, Ed. Desjonquères, « La Mesure des choses », 288 p., 29 €.

A pied, en coche ou en carriole, à cheval sur de mauvaises selles « très petites et couvertes seulement avec du cuir nu, de la peau tannée, ou du drap », dans un « vieux petit navire français tout ébréché » servant au transport de la bière ou dans des péniches « agréables et confortables » qui ne présentent « aucune différence par rapport à un bel appartement dans lequel on serait assis en bonne compagnie », Thomas Platter le Jeune aura parcouru un vaste pan de l'Europe du Nord-Ouest en 1599-1600 (1).

De ce périple entrecoupé de rencontres amicales, de visites attentives, d'escales dans d'innombrables auberges et tavernes, de découvertes joyeuses mais aussi de vraies frayeurs, comme lorsque son rafirot français manque de sombrer dans la Manche, il fait une incroyable « Description » qu'il couche par écrit quelques années après son retour dans sa patrie bâloise. C'est ce récit à la fois informé par les conventions littéraires de l'humanisme et émaillé d'anecdotes savoureuses, d'observations concrètes, de portraits qu'Emmanuel Le Roy Ladurie et Francine-Dominique Liechtenhan offrent heureusement en traduction française intégrale à partir de l'excellente édition de Rut Keiser.

Tout en sacrifiant aux règles du récit de voyage moderne, à son souci d'édification personnelle et d'utilité collective, à ses références obligées aux auteurs antiques (Ovide, Sénèque, Ptolémée) mais aussi modernes (Botero, Guichardin, Juste Lipse), au goût des fables antiquisantes sur les origines troyennes de la France ou de l'Angleterre, Platter s'avère d'autant plus passionnant qu'il sait regarder autour de lui. A maintes reprises, il oppose ainsi son expérience personnelle aux vérités transmises par les livres : « J'ai vu ces diverses choses, de mes yeux vu », écrit-il, faisant par là de l'autopsie, de l'observation directe, l'un des critères de la vérité du récit. En plusieurs occasions, il va même jusqu'à acquérir des preuves matérielles

de ce qu'il décrit : une médaille miraculeuse de Notre-Dame de Hal près de Bruxelles, un fragment du navire de Drake à Greenwich... Rédigée à partir de notes et de dessins accumulés au cours de ce périple, portée par le souci de décrire les lieux, les coutumes et les curiosités rencontrés, la « Description Platter » constitue donc une somme inestimable sur l'Europe dont avaient accouchée les guerres de religion du XVI^e siècle.

Invisibles frontières

Platter, en effet, parcourt la France de l'Ouest et du Nord, traverse la frontière des Pays-Bas espagnols, franchit la Manche pour se rendre en Angleterre, revient en France, puis en Franche-Comté et enfin en Suisse, au lendemain de bouleversements politiques et militaires décisifs : la déroute de l'Invincible Armada que l'Espagne avait lancée contre l'Angleterre (1588), la paix de Vervins (1598), l'édit de Nantes (1598) qui met un terme aux guerres de religion en France. Ce qu'il découvre alors, en lieu et place de l'antique Chrétienté, de la « tunique sans couture », dont il semble par instant avoir la nostalgie, c'est l'Europe, une Europe divisée, traversée d'invisibles frontières entre les confessions, minée par des haines inexpiables. A Saumur, par exemple, de nobles dames catholiques refusent de le laisser emprunter leur barque parce qu'il est protestant ; à Paris, il découvre une pyramide dont les inscriptions rappellent le souvenir de la tentative

Extrait

Platter assiste à une représentation de *Julius Caesar* de Shakespeare
« Le 21 septembre, ayant terminé le casse-croûte, nous nous sommes embarqués vers deux heures de l'après-midi. Avons traversé la Tamise, mes amis et moi. Dans une maison couverte en chaume, on donnait la tragédie du premier empereur Jules César. Il y avait là une quinzaine d'acteurs qui jouaient avec beaucoup de talent. Quand la pièce fut terminée, ils dansèrent, selon leur coutume, de façon très gracieuse. L'effectif était toujours le même : soit deux danseurs mâles, et deux autres idem, mais déguisés en femmes. Merveilleux ballet qu'il dansaient les uns avec les autres. » (p. 363)

d'assassinat perpétré contre Henri IV en 1594. Partout, ou presque, les traces des guerres passées et des conflits présents.

De la situation particulière du royaume de France, Platter tire une sombre conclusion : « Les Français sont agités, au plus haut point. Ennemis de la paix, ils désirent sans arrêt la guerre. Pas de conflit extérieur à l'horizon ? En ce cas, ils cherchent les voies et les moyens de toute espèce pour se déclencher à eux-mêmes une guerre civile. » A l'évidence, son jugement doit ici plus aux stéréotypes nationaux qu'à l'observation directe qu'il revendique si souvent. Désireux de brosser un tableau « du Royaume de France en général », Platter s'aventure dans une forme de psychologie des peuples qui lui fait affirmer que les Français « sont poussés à l'amour » et « de véritables sacs à vin ». L'enregistrement de l'édit de Nantes par le Parlement de Paris (1599), les débuts de son application, la fin de la Ligue, notamment à Amiens où il se rend, l'émergence de projets politiques irénistes, par exemple autour de Jacques-Auguste de Thou, lui échappent en bonne part, faute, peut-être, de relations dans les cercles des « politiques » au cœur de la stratégie henricienne de reconstitution de l'autorité royale. Dans son étude magistrale, enfin traduite en français, avec un appareil critique judicieusement mis à jour, Corrado Vivanti avait pourtant montré l'importance de ces aspirations iréniques dans l'entourage du premier Bourbon. Une seule allusion chez Platter, au « mauvais exemple » que donneraient les gouvernants en matière religieuse, pourrait être lue comme renvoyant à la conversion d'Henri IV et à sa politique de « liberté religieuse garantie par l'Etat » (Vivanti).

C'est en fait dans l'observation concrète de la vie quotidienne, des moyens de transport, des églises, des forteresses et des résidences princières, des goûts et des pratiques culturelles des élites sociales plus que dans les considérations politiques qu'excellait Platter. Sa Description, accumulant anecdotes, portraits, transcriptions, visites de monuments, vient du coup, comme par touches successives, révéler quelques-unes des grandes mutations qui affectent alors les contrées qu'il visite et les populations qu'il rencontre. Elle témoigne parfaitement de la vigueur de la Contre-Réforme catholique et de ses sacralités, de l'émergence de la puissance maritime anglaise, de l'éclosion du théâtre élisabéthain ou encore de développement des cabinets de curiosités où les amateurs cultivés rassemblent merveilles de la nature, produits des Amériques, œuvres et objets d'art. En cela, elle convie bien le lecteur à assister à la naissance de l'Europe. ■

OLIVIER CHRISTIN

(1) C'est là le troisième volet du *Siècle des Platter*, publication d'un projet autobiographique inauguré par le bourgeois bâlois Thomas l'aîné (1499-1582) en 1572, à l'initiative de son fils Félix, et complété par son jeune fils Thomas II. Lire *Le Mendiant* et le professeur (1995) et *Le Voyage de Thomas Platter* (2000).

Œil de mouton, verre de vin pâle

Des mangeurs de choses immondes, on en rencontre un peu partout. Certains se délectent d'un œil de mouton, d'autres, aux antipodes, reprennent volontiers du boudin de chien. Comment font-ils ? Leur plaisir est visible. Un haut-le-cœur fait reculer ceux venus d'ailleurs. L'alimentation des autres, si elle est trop loin de nos manières, suscite un dégoût parfois impossible à surmonter. Quand on y parvient, l'expérience n'est pas forcément décevante. Claude Lévi-Strauss insiste pour goûter, dans la forêt amazonienne, une de ces grosses larves crues, saisies au cœur d'un arbre pourrissant, qui font les délices des Indiens. Résultat : « la consistance et la finesse du beurre, et la saveur du lait de noix du cocotier ».

La différence des éducations sensorielles éclate dans ces goûts et dégoûts alimentaires. L'aliment est en effet un « objet sensoriel total » : il se dévore des yeux, se flaire, se mâche. Et rien n'est mieux ancré dans une société que sa cuisine. Ce n'est pas pour rien que les migrants l'emportent avec eux et la conservent longtemps. Il existe

pourtant en tous domaines d'innombrables dissemblances entre ce que « nous » percevons et ce que « les autres » ressentent. Voilà pourquoi ces autres paraissent souvent trop bruyants ou trop silencieux, porteurs d'odeurs insolites, douceâtres ou violentes.

David Le Breton convie le lecteur à un périple plus que pittoresque dans cette infinie variété des approches sensibles du monde, du pays tamoul au bocage normand, du son des cloches à la douceur des caresses, de l'encens aux relents des hôpitaux. L'anthropologue montre combien ce façonnement de nos sens par la société va loin, et tout à fait à notre insu. Nous croyons spontanément voir les choses « telles qu'elles sont ». Erreur ! Nous les percevons seulement comme notre éducation la plus élémentaire nous a enseigné à le faire. Un Esquimau et un Européen ne verront pas la même banquise, un natif de l'Amazonie et un Japonais ne verront pas la même forêt. Tout un entraînement sensoriel, enfoui dans leurs moindres gestes, distingue les mondes où ils se situent. Des apprentissages culturels habitent

activement chacun de nos cinq sens, agissant comme autant de filtres dont nous n'avons pas conscience.

Car ces mécanismes sont ancrés si profond qu'on ne les aperçoit pas. Chacun reconnaît aisément qu'on peut s'éduquer à goûter un vin, à discerner les notes d'un parfum, ou que l'accordeur de piano repère des

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

dissonances imperceptibles au commun des mortels. Ces cas extrêmes, trop évidents, masquent le fait général : dans toute perception, aussi spontanée qu'elle puisse paraître, une construction culturelle est en action. Ainsi, rien ne nous paraît plus naturel que de reconnaître un visage familier sur une photo. Pourtant, des anthropologues ont constaté que les Abelam (Nouvelle-Guinée) identifient un de leurs proches seulement si le cliché le représente face à l'appareil, figé dans

une posture raide. Les parents photographiés en mouvement, ou de profil, ne sont purement et simplement pas reconnus !

Des exemples innombrables étaient le même argument, que ce soit pour la sensibilité aux couleurs, aux températures, aux sons, aux odeurs et aux saveurs. Toute sensation serait affaire de culture, et non de simple physiologie. Cette construction qu'est la perception, ce que Merleau-Ponty appelait superbement « l'accouplement de notre corps avec les choses », il convient de la diversifier par tous les mondes humains que met en lumière l'anthropologie.

Reste un problème : si les perceptions sont à ce point diverses, les sensations si dissemblables, la chair tant divisée, comment parler d'un monde ? Y en a-t-il un seul ? Ne serait-il pas une vue de l'esprit ? Faudrait-il envisager des univers séparés ? Retrouver, sur le versant des cultures, le vieux thème de la pluralité des mondes ? Voudra-t-on au contraire tenir toutes les distances pour effaçables, puisque n'importe quel être

humain peut finir par parler avec tout autre ?

Questions anciennes, difficiles, sans doute indécidables. L'expérience de chacun est bien, à la fois, « la sienne », comme individu singulier doté de tel passé qui lui est propre, et celle de la culture à laquelle il appartient. Quand Bachelard boit un verre de vin blanc, il est difficile de démêler la part de l'humanité universelle, celle de la culture française et celle de l'autobiographie : « Ce verre de vin pâle, frais, sec, met en ordre toute ma vie champenoise. On croit que je bois : je me souviens. » ■

LA SAVEUR DU MONDE Une anthropologie des sens de David Le Breton.

Ed. Métailié, 456 p., 20 €.

Signalons également, chez le même éditeur, la nouvelle édition, en poche, d'un autre essai de David Le Breton, *Anthropologie de la douleur* (« Suite Sciences humaines », n° 12, 238 p., 10 €).

Les Lettres de Tolkien éclairent la gestation d'une œuvre-monde : « Le Seigneur des anneaux »

La fabrique du mythe

John Ronald Reuel Tolkien, l'auteur du *Seigneur des anneaux*, entretint une large correspondance. Rassemblées par son biographe, Humphrey Carpenter, 354 lettres écrites entre 1914 et 1973 ont été récemment publiées. La plupart d'entre elles couvrent la période 1937 (date de la parution de *Bilbo le Hobbit*)-1969, date à laquelle *Le Seigneur des anneaux* accéda au statut de livre-culte. Le succès considérable aux Etats-Unis des éditions *paperbacks* du roman en 1965 engendra sinon la création du moins l'autonomisation d'un genre qui fait florès aujourd'hui : la fantasy.

La majeure partie de ces lettres ont donc été écrites pendant la rédaction du *Seigneur des anneaux* et la décennie qui a suivi sa publication en 1954-1955. Le compilateur n'a retenu qu'exceptionnellement des lettres abordant le domaine de la vie privée. Certaines ont à voir avec la carrière universitaire du professeur Tolkien. Le plus grand nombre d'entre elles concerne son œuvre et plus particulièrement cet énorme roman édité sous la forme – d'une trilogie, qui est sans conteste possible l'une des œuvres phares de la littérature du XX^e siècle.

LETTRES
de John R. Tolkien.

Traduit de l'anglais par Delphine Marin et Vincent Ferré, éd. Christian Bourgois, 712 p., 30 €.

Pour le lecteur de Tolkien, l'intérêt de cette correspondance est double. Il peut y suivre, d'abord, la longue gestation de *The Lord of The Rings*, dont la rédaction commença pour répondre à l'invite de l'éditeur Unwin de donner une « suite » à *Bilbo le Hobbit*. Mais Tolkien s'aperçut très vite que ce nouveau roman ne s'adressait pas au même public que *Bilbo*, qu'il s'agissait d'une œuvre pour adultes. Plus tard, il avouera à l'une de ses lectrices : « Cela demeure un plaisir non démenti de voir confirmée ma propre conviction : que le "conte de fées" est en réalité un genre pour adultes, et pour lequel il existe un public affamé » (p. 297).

Il peut y trouver trace des questionnements auxquels Tolkien s'est trouvé confronté, notamment dans la correspondance qu'il entretint avec son

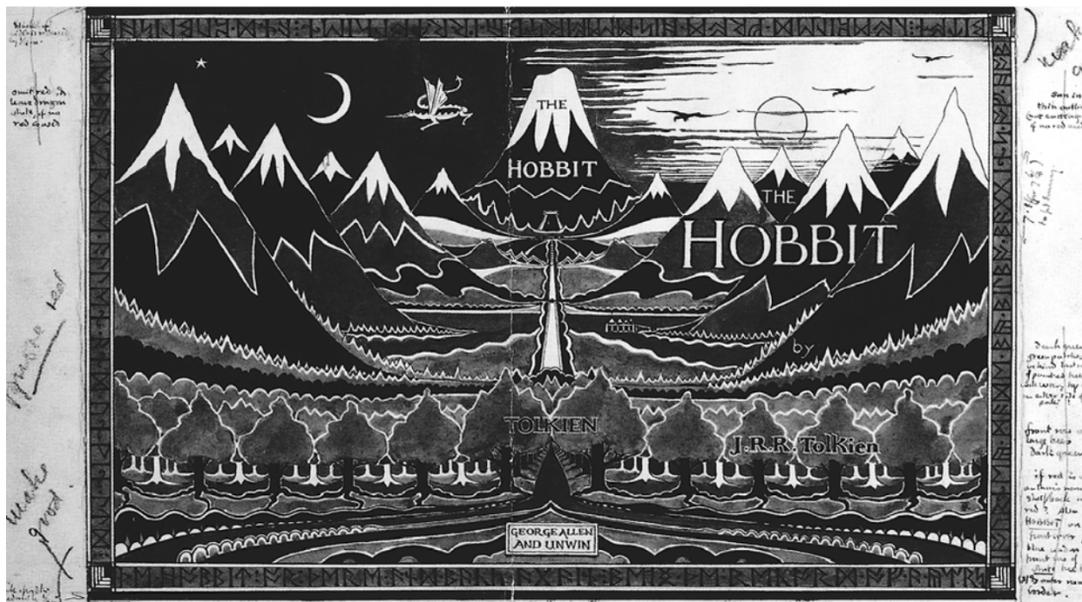


Illustration de j.r.r. tolkien. © 1995 BY WAYNE G. HAMMOND AND CHRISTINA SCULL

filis Christopher. « Il y a deux émotions totalement différentes : l'une qui m'émeut au plus haut point et que j'éprouve quelque difficulté à évoquer – la sensation déchirante du passé disparu ; l'autre, une émotion plus "ordinaire", le triomphe, le pathos, la tragédie liée aux personnages. Celle-ci, j'apprends à l'obtenir, au fur et à mesure que j'apprends à connaître mes créations, mais elle ne se trouve pas aussi près de mon cœur, et elle m'est imposée par le dilemme fondamental de la littérature : une histoire doit être racontée, ou il n'est pas d'histoire, mais les histoires les plus émouvantes sont celles que l'on ne raconte pas. Je pense que "Celebrimbor" t'émeut parce qu'il véhicule immédiatement la sensation qu'existent à l'infini des histoires à raconter : des montagnes au loin que l'on n'escaladera pas, des arbres lointains dont on ne s'approchera jamais » (p. 162-163).

C'est dans la façon dont Tolkien a résolu ce « dilemme fondamental de la littérature » que réside sans doute une part du pouvoir de fascination de son œuvre : « Une partie de l'attrait du Seigneur des anneaux est due, je pense, aux aperçus d'une vaste histoire qui se trouve à l'arrière-plan : un

attrait comme celui que possède une île inviolée que l'on voit de très loin, ou des tours d'une ville lointaine miroitant dans un brouillard éclairé par le soleil. S'y rendre, c'est détruire la magie, à moins que n'apparaissent de nouvelles visions inaccessibles... » (p. 468).

Vaste projet

Le second intérêt de ce recueil, c'est que Tolkien ne fut point avare de commentaires sur son œuvre. « Il fut une époque où j'avais dans l'idée de créer un ensemble de légendes plus ou moins reliées, allant du grandiose et cosmogonique au conte de fées des romantiques, que je pourrais en toute simplicité dédier : à l'Angleterre, à mon pays » (p. 209).

Le Seigneur des anneaux participe de ce vaste projet. C'est pour cette raison que la Terre du milieu n'est pas vraiment un monde secondaire : « Le décor de mon récit est cette terre, celle sur laquelle nous vivons à présent, mais la période historique est imaginaire » (p. 389).

Tolkien livre également un certain nombre de clés. Il félicite Naomi Mitchinson de percevoir son roman « comme une forme élaborée de jeu consistant à inventer un pays ». « Jeu

sans fin », précise-t-il, qui le conduisit à la rédaction des célèbres appendices. Il réfute les critiques qui résument le roman à « une simple lutte banale entre le Bien et le Mal ». Il affirme : « Le Seigneur des anneaux est bien entendu une œuvre fondamentalement religieuse et catholique » ; ce qui invite à décryptage. Il confesse : « Pour un conteur, un voyage est un procédé merveilleux. Il fournit un fil solide sur lequel une multitude de choses qu'il a en tête peuvent être attachées pour produire une chose nouvelle, variée, imprévisible, et pourtant cohérente » (p. 339). Il insiste sur le rôle fondamental des langues dans sa création romanesque : « L'invention des langues est la fondation. Chez moi, le nom vient en premier et l'histoire suit. »

Il parle aussi de son amour pour les plantes et les arbres. A propos d'un livre sur les fleurs du Cap, il écrit : « Je n'ai rien vu qui rappelle immédiatement les niphredil, elanor et alfirin : mais cela, je crois, parce que ces fleurs imaginaires sont éclairées par une lumière que l'on ne pourrait voir dans une fleur vivante. » Cette lumière, n'est-ce pas ce qui émane de tout *Le Seigneur des anneaux* ? ■

JACQUES BAUDOU

ZOOM



BLIND LAKE
de Robert Charles Wilson
Blind Lake, c'est le nom d'un complexe scientifique où, en utilisant une technologie

quantique, une équipe d'exobiologistes étudie in situ un extraterrestre doté d'une morphologie proche du homard, le Sujet. Or, peu de temps après l'arrivée au centre d'un trio de journalistes, Blind Lake est mis en quarantaine sévère par l'armée, alors même que le Sujet vient de rompre avec sa routine quotidienne. Dans le centre désormais coupé du monde, les tensions s'exaspèrent, l'inquiétude monte d'autant plus que les raisons de ce blocus restent inconnues, une querelle familiale s'envenime gravement... Robert Charles Wilson est incontestablement l'une des voix les plus originales de la SF actuelle. En voici une nouvelle preuve éclatante. J. Ba.

Traduit de l'anglais (Canada) par Gilles Goulet, Denoël, « Lunes d'encre », 416 p., 23 €. Signalons aussi, du même auteur, *Le Vaisseau des voyageurs* que « Folio SF » vient de rééditer (562 p., 7,50 €).

LE GOÛT DE L'IMMORTALITÉ

Voilà ce qui pourrait bien être la révélation française de l'année : un roman de science-fiction d'une noirceur absolue, d'une écriture éblouissante, à la construction narrative sophistiquée sous son apparence épistolaire. L'action se déroule au XXII^e siècle, sur une terre ravagée par les épidémies à répétition et la pollution, où l'homme blanc paie chèrement des siècles d'oppression du reste du monde, où la ségrégation sociale est plus féroce que jamais. Un monde divisé, brutal, où civilisation ne rime plus d'aucune façon avec progrès. Et dans une ville chinoise, l'étrange odyssee d'une morte-vivante au croisement de destinées tragiques et amères, avec résurgence mythologique. Un roman âpre et prenant en forme de cauchemar. J. Ba.
Mnémos « Icares SF » 250 p., 17,50 €.

Les univers fascinants de Patricia McKillip et Mary Stewart Continents fantastiques

LES FANTÔMES D'OMBRIA
(*Ombria in Shadow*)
de Patricia McKillip.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pascal Tilche, Mnémos, « Icares », 304 p., 21 €.

LA GROTTTE DE CRISTAL
(*The Cristal Cave*)
de Mary Stewart.

Traduit de l'anglais par Brigitte Mariot, Calmann-Lévy, « Fantasy », 410 p., 22,50 €.

Dans le flot des romans de fantasy publiés en France, auquel contribuent désormais des Français venus de la SF comme Laurent Genefort (*Le Nom maudit*, éd. Octobre) ou Pierre Bordage (*L'Enjamineur*, éd. L'Atalante), il se glisse parfois des ouvrages qui se distinguent avec bonheur.

C'est le cas notamment du remarquable roman de Patricia McKillip, *Les Fantômes d'Ombria*, dont on ne s'étonne pas qu'il a reçu la plus haute distinction du genre, le World Fantasy Award, en 2003. Il s'agit en effet d'une œuvre véritablement envoûtante, par le souffle de son écriture et l'originalité dont fait preuve l'auteur dans le traitement du conflit mani-chéen.

Le titre original, *Ombria in Shadow*, fait référence à la partie souterraine et secrète d'Ombria, abritant une magicienne qui ne porte pas par hasard le

nom de Faey. Mais il évoque aussi le passé de la cité, que la maléfique Domina Pearl entend ressusciter.

Le titre français se justifie pleinement lui aussi. Non seulement par la référence à cette cité fantôme dont certains souhaitent l'émergence, mais également par ce qui hante Duncan, le prince d'entre-deux-mondes.

A ce récit labyrinthique, dans lequel les personnages féminins occupent une place centrale, Patricia McKillip a conféré une tonalité onirique et une grâce lumineuse qui emportent l'adhésion.

Enfance de Merlin

C'est aussi le cas de *La Grotte de cristal* de Mary Stewart. Ce premier tome du « Cycle de Merlin », paru originellement en 1970, avait déjà été traduit aux Presses de la cité en 1971 sous un titre assez inepte, *Le Prince des ténèbres*, sans grand succès. Sébastien Guillot, le directeur de la collection « Fantasy », a eu la bonne idée de le rééditer à un moment où il lui sera sans doute possible de trouver le public qu'il mérite. Car la trilogie de Mary Stewart, enrichie ultérieurement d'un quatrième roman, est considérée à juste titre dans les pays anglo-saxons comme l'une des œuvres majeures de la fantasy arthurienne.

Mary Stewart a choisi de prendre comme personnage central la figure la plus énigmatique, et par cela même la plus fascinante du cycle arthurien : Merlin l'enchanteur.

Dans ce premier tome, dont Merlin est lui-même le narrateur, Mary Stewart retrace les premières années de l'enfant, qui ne connaît pas l'identité de son père, puis sa biographie, jusqu'à la nuit où est conçu Arthur.

Elle a fait de Merlin non pas un magicien omniscient, maître de ses pouvoirs, mais quelqu'un qui les subit, qui n'est qu'un intermédiaire par qui s'exprime la volonté divine, et qui paie parfois chèrement ce rôle d'intermédiaire... La réussite de Mary Stewart ne tient pas seulement dans ce regard neuf sur un personnage mythique, elle vient aussi de la façon dont elle narre, ou mieux dont elle recrée, avec un indéniable talent de conteuse, les premières péripéties de la saga arthurienne.

Signalons enfin que Sébastien Guillot a par ailleurs réédité, dans la belle collection « Poussières d'étoiles » des éditions Terre de brume, deux passionnants cycles de fantasy, accessibles difficilement au lecteur d'aujourd'hui : le « Cycle de Darwath » de Barbara Hambly (trois romans : *Les Forces des ténèbres*, *Les Murs des ténèbres*, *Les Armées du jour* – 30 €), ainsi que le premier tome des « Chroniques de Tornor » d'Elizabeth A. Lynn (deux romans : *La Tour de guet*, *Les Danseurs d'Arun*, 22 €). Et que la revue *Faeries* (160 p., 9 €) consacre le dossier de son n°20 à la « Légende arthurienne », illustrée d'ailleurs par une nouvelle de Kristine Kathryn Rusch. ■

JACQUES BAUDOU

Le mythe de Dracula est toujours aussi fécond Vampire de légende

Incarnation la plus notoire de la figure mythique du vampire, Dracula ne cesse de fasciner, au point même d'avoir déclenché une véritable floraison d'ouvrages ces derniers mois, sans que rien de particulier la génère.

Le Vampire, enquête autour d'un mythe, d'Estelle Val de Gomis (éd. Cheminement, 472 p., 24 €), s'attache à la figure littéraire, dont elle analyse les différentes incarnations, de Lord Ruthven à Dracula, tout en élargissant sa quête aux thèmes vampiriques qu'elle décèle chez Oscar Wilde, Emily Brontë et Ann Radcliffe. Mais elle enquête aussi sur les origines du mythe, sur ses déclinaisons littéraires modernes (Anne Rice, Tanith Lee), ses illustrations graphiques, musicales ou cinématographiques. Elle accorde une large place au *Dracula* de Francis Ford Coppola. C'est aussi le cas de deux recueils d'essais universitaires. Dans le *Dracula Stoker/Coppola*, dirigé par Gilles Menegaldo et Dominique Sipière (Ellipses, 380 p., 17 €), on retiendra surtout le chapitre consacré aux origines, l'article d'Hélène Machinal qui compare *Dracula* et un autre roman de Stoker, *The Lady Of The Shroud*, ainsi que certaines analyses du film de Coppola dont l'introduction affirme un peu vite qu'il est devenu un film-culte : Gary Oldman n'est pas près de remplacer Christopher Lee dans l'imaginaire cinéphilique...

Dans *Les Mystères de Dracula de Stoker à Coppola*, dirigé par Olivier Larizza (éd. du Boulevard, 220 p., 17,50 €), l'accent est surtout mis sur l'œuvre littéraire, avec parfois des approches surprenantes comme cette étude intitulée « Le

musée imaginaire de Bram Stoker à la lecture de Dracula ».

Le Dracula d'Anne-Marie Paquet-Deyris et Gilles Menegaldo (éd. Atlande, 192 p., 15 €) est un manuel à destination des étudiants en anglais qui joue aussi la dualité Stoker/Coppola et renvoie constamment du livre au film. Il y a là une synthèse fort bien faite : on regrettera toutefois le flou qui préside à la présentation de *Varney The Vampire*, archétype du « penny dreadful », forme spécifique anglaise de littérature populaire.

Histoires insolites

Avec Dracula et compagnie (« Bibliothèque Gallimard », 186 p., 4,60 €), c'est le public des collégiés qui est visé. Il s'agit d'une anthologie présentant des nouvelles de Jean Ray, Ray Bradbury, Lovecraft, Richard Matheson, Frédéric Brown et... Woody Allen, accompagnées d'un solide encadrement pédagogique conçu par Stéphane Chomienne.

On terminera ce panorama avec la très précieuse anthologie que Claudé Lecouteux vient de faire paraître dans la collection « Merveilleux » des éditions Corti : *Elle mangeait son lincoln – Fantômes, revenants, vampires et esprits frappés* (300 p., 18 €). Il y réunit des textes d'origines très diverses : George Sand y côtoie Sébillot, les frères Grimm, Anatole Le Braz, Afanassiev. Mais d'autres proviennent de sources plus rares, germaniques ou scandinaves notamment. Le tout compose un curieux recueil d'histoires insolites, dont celles vouées aux vampires ne sont pas les moins étranges. ■

JACQUES BAUDOU

ZOOM



LA RETOURNÉE
de Fawzia Zouari
Après quinze ans d'absence, Rym apprend la mort de sa mère et retourne dans son village natal, en

Tunisie. Pour les habitants d'Ebba, elle est désormais une étrangère, une « retournée ». Le roman de Fawzia Zouari, distingué par la mention spéciale du jury du Prix des cinq continents de la francophonie en 2003, touche par sa sincérité et sa puissance évocatrice. Mais il serait plus percutant s'il ne véhiculait pas quelques clichés. La France, pays d'accueil de l'héroïne pour qui « l'eau de la Seine a cette vertu de laver les racines », est un peu idéalisée. Le thème délicat du retour aux origines d'une jeune musulmane débarrassée des chaînes ancestrales, mais toujours attachée affectivement à sa culture, est cependant bien traité, en toute simplicité. *R. P.*
Ramsay, 320 p., 7,5 €.

PARCE QUE C'ÉTAIT LUI,
de Roger Stéphane
En 1953 paraît à la Table Ronde ce que Roger Martin du Gard appelle « un morceau de musique de chambre (sans) pathétique sentimentale ou verbal », et c'est bien ainsi qu'on reçoit *Parce que c'était lui*, œuvre bouleversante d'un « solitaire par fierté pédérastique ». D'une rare densité pour une forte charge émotionnelle, ce texte traduit les deux drames de la vie de Stéphane : une solitude affective – son père fut assassiné par des miliciens, son frère exécuté au camp de Flossenbürg –, une solitude amoureuse quand l'absent est irremplaçable. *P.-R. L.*
Préface d'Olivier Delorme, « H & O Poche », 126 p., 4,90 €.

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de février est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

La suite des aventures de Menahem-Mendl, le rêveur de Sholem Aleikhem

Un Don Quichotte yiddish

LA PESTE SOIT DE L'AMÉRIQUE (Menahem-Mendl [Nyu York - Varshe - Vin - Yehoupetz])
de Sholem Aleikhem.

Traduit du yiddish par Nadia Déhan
Liana Levi, « Piccolo », 356 p., 11 €.

Auteur de romans, nouvelles, pièces de théâtre, contes pour enfants, traduit dans plus de quarante langues, lu en cachette par son contemporain, Isaac Bashevis Singer, Sholem Aleikhem reste pourtant injustement méconnu. Si l'édition en yiddish de son œuvre aurait dû comprendre quarante volumes, seuls vingt-huit ont paru, et quelques-uns seulement en français grâce à l'acharnement salutaire de quelques traducteurs et éditeurs, dont Liana Levi (1). Et l'on ne peut que se réjouir du passage en poche de *La Peste soit de l'Amérique*, suite des aventures de *Menahem-Mendl le rêveur* (2). Dans son éclairante préface, Nadia Déhan, la traductrice, note avec justesse que Menahem-Mendl est semblable au Vagabond des films de Chaplin : « *La même faim donne à ces deux émigrants une hâte fébrile à trouver mille gagne-pain, autrement dit mille misères.* »

En 1913, le rédacteur en chef de *Der Haint*, un quotidien yiddish de Varsovie, le convainc de faire renaître Menahem-Mendl, personnage créé en 1887, afin de résister à la concurrence d'un journal rival. La parution s'échelonna sur sept mois, durant lesquels Sholem Aleikhem – alors en sanatorium pour cause de tuberculose – tire de la presse la matière de son feuilleton, dont une partie reste encore à traduire en français.

Le yiddish, « langue de personne »

Sholem Aleikhem (1859-1916) est sans aucun doute l'un des maîtres de la littérature yiddish, qu'il contribua à faire connaître en créant *Di Yiddische Folksbibliothek*, recueil annuel des textes des meilleurs écrivains. Comme Mendele Mokher Seferim, écrivain de langue hébraïque, et I.L. Peretz, qui écrivait

en polonais et en hébreu, Aleikhem délaisse bientôt le russe pour le yiddish. En l'écrivant tous trois langue d'écriture, c'est un véritable « choix politique » qu'ils opèrent, comme le note Rachel Ertel dans son remarquable essai (*Brasier de mots*, Liana Levi, 2003). En 1908, en effet, écrivains et intellectuels

proclament, lors de la conférence de Tchernowitz, le yiddish langue nationale du peuple juif. Cette culture, alors en plein essor, sera anéantie par le génocide nazi. Le stalinisme parachèvera cette destruction, en faisant fusiller les écrivains et artistes yiddish qui avaient survécu à l'extermination.



MAISON DE LA CULTURE YIDDISH/BIBLIOTHÈQUE MEDEM

Sholem Aleikhem fait donc revivre ce formidable personnage, brave homme un brin idéaliste et foncièrement naïf, sorte de Don Quichotte sans le cheval et sans le sou, qui, ayant quitté son village

natal, est décidé, plus que jamais, à sauver le monde et à devenir aussi riche que célèbre. Le voilà donc parti en Amérique, où il ne restera pourtant pas longtemps, déçu par ce pays où c'est chacun pour soi et où personne n'a le temps – « *tailleme iz moné* ». De là et d'ailleurs – Varsovie, Vienne –, il écrit à sa « *sotte* » de femme, Sheine-Sheindl, qui, ironiquement, commence ses lettres par un « *A mon respectable époux, le sage entre tous, le célèbre notable, le sieur Menahem-Mendl, que sa lumière brille* ».

« On ne peut plus s'arranger... »

Se moquant de ses « *écrivasseries* » dans des « *guezettes* » (gazettes), elle lui reproche de se laisser « *traire comme chèvre aux jours maigres* », et d'être si loin des siens : « *Tout cela est parfait, mon cher époux, et c'est très gentil à toi de te soucier du peuple juif. Mais veuille de temps en temps avoir une pensée pour ta femme et tes propres enfants.* » Et de l'as-

sommer, un peu amère, des savoureux commentaires de sa mère : « *Il est écrit : une colombe est allée demander conseil à un renard, ça a servi de leçon à ses descendants.* »

De conseils, pourtant, Menahem-Mendl n'en a que faire, trop occupé à analyser la situation, spéculer, échafauder mille plans. Sûr de lui et de sa fortune à venir, il écrit à sa femme ce que le monde, alors en pleine crise des Balkans, leur réserve, à eux, les juifs, ces hommes sans pays, traqués de toute part : « *Nous avons bien, entre nous soit dit, un petit coin de Palestine, mais là aussi, si tu regardes bien, ce ne sont que soucis, clans, factions, chamailleries, charivari, intrigues, provocations, querelles ! Depuis que Herzl, bénie soit sa mémoire, est mort, on ne peut plus s'arranger...* » Tantôt plein d'espoir – « *nous avons survécu à des temps pires encore* » –, il s'interroge pourtant : « *Jusqu'à quand faudra-t-il rester des mendians errant de par le monde à la merci de la bonne volonté des gens ?* »

Car si Menahem-Mendl est un personnage haut en couleur, facétieux et cocasse, c'est aussi un personnage qui donne à réfléchir sur l'avenir d'un peuple, et celle d'une langue (voir fenêtre). Ce bavard impénitent – ses post-scriptum sont parfois aussi longs que ses missives – qui tire des plans sur une comète qui ne s'appelle pas encore Israël donne en effet à voir un monde disparu, fait d'hiers mauvais et de lendemains incertains.

Mélant avec une habileté déconcertante – et miraculeusement rendue par une traduction impeccable – yiddish, russe, français et pseudo-allemand, détournant des versets de la Bible et commentaires du Talmud, juxtaposant textes hébreux classiques et expressions populaires, Sholem Aleikhem nous fait mourir de rire. Et si son humour ne doit pas masquer la cruelle réalité qui l'inspire – pogroms sanglants de 1905, interdits, menaces, exils, première guerre mondiale, etc. –, il reste, selon sa traductrice Nadia Déhan, un de ces rares « *alchimistes qui savent transmuter l'impensable plomb du malheur en pépites de rire* ». ■

EMILIE GRANGERAY

- (1) Sont aussi disponibles chez Liana Levi, en poche : *Un conseil avisé* et *Le Traîne-savates*.
- (2) Disponible en Rivages « poches », ce titre a initialement été publié par Albin Michel, éditeur également du *Tailleur ensorcelé* et autres contes.

Une réjouissante anthologie de science-fiction Catastrophes en série

CATASTROPHES
Textes choisis par Michel Demuth.

Omnibus, 814 p., 25,50 €.

Dès sa naissance, la science-fiction s'est laissé tenter par le thème de la fin du monde, imaginée aussi bien par H. G. Wells (dans la seconde partie de *La Machine à explorer le temps*, 1895) que par Camille Flammarion (*La Fin du monde*, 1893). Mais elle a surtout beaucoup utilisé celui moins définitif, moins radical sans pour autant être moins spectaculaire, du cataclysme, de la catastrophe.

Ces cataclysmes peuvent avoir des origines très différentes. Ils peuvent être dus à des agressions cosmiques, à des accidents climatologiques (déluge, glaciation, sécheresse), à des événements géologiques (tremblement de terre, éruption volcanique), à des fléaux biologiques (épidémie) ou même à l'action de l'homme. Toute la palette a été exploitée, ce qui ne saurait surprendre, vu le potentiel dramatique que recèle ce thème. Pour ce volume, Michel Demuth a sélectionné cinq romans qui couvrent la plupart des aspects de ce champ thématique, à une exception notable, qui prédominait dans les années 1950, témoignant d'une grande peur d'alors dont nous nous sommes peut-être un peu vite libérés : l'holocauste nucléaire.

Le genre cataclysmique a été une grande spécialité de la science-fiction britannique. Et si le remarquable « Quatorze catastrophes » de J. G. Ballard, qui en constitue le plus beau fleuron, n'est

pas ici représenté, le volume contient l'un des ouvrages les plus représentatifs de cette veine : *Terre brûlée*, de John Christopher (1956), jadis porté au cinéma avec une efficacité certaine par Cornel Wilde. Une épidémie entraîne la mort de l'herbe, provoquant une famine, la désagrégation du tissu social, la régression de la civilisation.

L'action de l'homme

Deux autres romans traitent des conséquences de l'action de l'homme, ou plutôt de la non-maîtrise de ses actions : la surpopulation et ses conséquences dans *Soleil vert*, d'Harry Harrison, lui aussi jadis porté à l'écran ; la rupture de tous les équilibres biologiques dans *La Fin du rêve*, de Philip Wylie, coauteur du fameux diptyque *Le Choc des mondes*, *Après le choc des mondes*.

Un quatrième n'est pas tant un roman cataclysmique que postcataclysmique : dans *Le Goélette des glaces*, Michael Moorcock imagine une Terre recouverte entièrement d'un manteau glaciaire et une civilisation humaine adaptée à cet environnement. Mais il noue l'intrigue – une sorte d'odyssée de la glisse – à un moment où à la fois le temps et les temps changent...

Reste, pour terminer en apothéose, le *Génocides*, de Thomas Disch, qui n'a rien perdu de son impact. La catastrophe, ici, est d'origine extraterrestre : les hommes sont considérés comme des parasites et traités comme tels. Une manière décapante de rajeunir la vieille antienne : « *La menace vient du ciel...* » ■

J. BA.

Un recueil de cinq nouvelles inédites d'Andrzej Stasiuk Des cœurs en hiver

L'Est, rien de nouveau ? L'ascension d'Andrzej Stasiuk au sein des lettres polonaises, où il rencontre l'un des succès les plus fulgurants de ces dernières années, vient contredire ce cliché. La carrière de cet écrivain de 45 ans, également poète et critique littéraire, avait pourtant débuté sous des auspices bien incertains, ses convictions antimilitaristes lui ayant valu deux ans de prison dans la Pologne communiste du début des années 1980. Le déserteur tirera de cette expérience un magnifique récit à la Jean Genet sur la déshumanisation en milieu carcéral, *Les Murs d'Hébron*, publié après la chute du régime.

La plume superbement poétique de ce grand admirateur de Jack Kerouac vous aurait jusqu'à présent échappé ? Raison de plus pour aborder résolument *L'Hiver*, un recueil de cinq nouvelles inédites à situer dans la continuité de *Dukla* (2003) et de ses *Contes de Galicie* (2004), tous deux traduits chez Christian Bourgois, qui fut l'éditeur de Gombrowicz en son temps.

« Symbiose paisible »

Ces brefs récits mettent en scène les habitants d'un petit village des confins de l'Europe, une région âpre et montagneuse au carrefour de la Pologne, de l'Ukraine, de la Slovaquie et de la Hongrie. Là où les hommes se mesurent à eux-mêmes et à la nature loin de cette « *civilisation de la surabondance* » dont nous risquons tous de « *crever* », estime Stasiuk, un thème récurrent dans son œuvre. Là aussi où, observe-t-il, « *les bêtes se mêlent aux hommes, aux enfants,*

aux objets du quotidien en une symbiose paisible, comme si débutait une phase précoce et lente de la création où l'analyse émergerait à peine de la synthèse et où la voie suivie par le monde resterait une question particulièrement ouverte ».

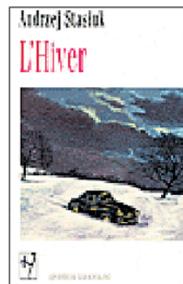
On y rencontre ainsi Mietek, qui annonce depuis dix ans qu'il va vendre sa baraque et s'installer en Silésie, qui chaque fois s'arrête au bistrot pour y reprendre son souffle, à trois stations d'autocar, pour finir inmanquablement par rentrer chez lui la nuit tombée, « *s'il le peut encore* ». Il y a Grzesiek qui, lui, récupère tout ce qu'il trouve, « *les ballons crevés, les poupées délaissées, les ours en peluche trahis* ». Ou encore Monsieur Heniek, le colporteur de vêtements « *second hand* », chez qui les femmes viennent chercher « *une preuve qu'entre Vienne (par exemple) et Bodaki s'étend une seule et même voûte céleste* ».

L'écriture toujours plus épurée de Stasiuk, où s'entremêlent sans cesse la description et l'hallucination, est servie par une intime connaissance de ces montagnes de Beskides où lui-même a choisi de vivre depuis 1987. « *C'est là que plonge mon imagination mortellement lasse de l'Occident* », explique-t-il dans son essai *Mon Europe* (2004). Aucune profession de foi idéolo-

gique ici. Nous serions plutôt dans la proximité du poète Czesław Miłosz, qui disait souvent avoir voulu œuvrer en faveur d'une curiosité accrue de ses contemporains pour la multiplicité des visages, des dénominations géographiques, des paysages, des rues, là où d'autres tentent de tout expliquer à l'aide de quelques idées générales. Stasiuk avoue pour sa part être obsédé « *par les choses et les événements, les énumérations, les détails* », son angoisse le conduisant à préférer celles plus pauvres « *où les objets possèdent une vraie valeur, où, probablement, les gens les aiment ne serait-ce qu'un peu parce qu'ils n'en possèdent pas d'autres* », là, en somme, où le temps s'étire à la frontière du présent et de l'éternité.

Il y a dix ans, Andrzej Stasiuk n'en a pas moins fondé avec sa femme une maison d'édition, Czarne. Ses deux collections phares, « *Autre Europe*, autres littératures » et « *L'Européenne* », celle-là réservée aux jeunes écrivains d'Europe centrale, abritent quelques-uns des talents les plus prometteurs d'une littérature « *autre-européenne* » en plein essor. Et encore bien mal connue de ce côté-ci de l'ancien rideau de fer. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE



L'HIVER
d'Andrzej Stasiuk.

Traduit du polonais par Maryla Laurent, illustrations de Kamil Targosz, éd. Noir sur Blanc, 84 p., 12 €.

Les deux maisons seront géographiquement séparées à partir du 15 mars

Les éditions Perrin déménagent et s'émancipent de Plon

Dans un mois, le 15 mars, les éditions Perrin devraient emménager à une nouvelle adresse, 11, rue de Grenelle, à Paris, dans le 7^e arrondissement, presque à l'angle de la rue des Saints-pères. 400 m² sur deux étages, des locaux où étaient installés des services administratifs de Sciences Po. Pour Xavier de Bartillat, patron de cette maison d'édition dédiée à l'histoire, c'est en quelque sorte l'aboutissement d'une « *longue marche* », entamée dix ans plus tôt, alors qu'il était directeur général de Plon. Ce « *fondé d'histoire* » s'était alors mis en tête de relancer l'enseigne Perrin, qui, au fil du temps, était devenue une sous-marque de Plon. « *Il s'agit aujourd'hui de se séparer pour mieux se développer* », explique Xavier de Bartillat.

En mai 2005, Alain Kouck, PDG d'Editis, avait donné son feu vert, permettant à Perrin de s'affranchir. Non parce que Xavier de Bartillat est un lointain petit cousin d'Ernest-Antoine Seillière, qui détient 100 % d'Editis, via sa holding Wendel Investissement, mais tout simplement parce que la cohabitation entre les maisons Plon et Perrin devenait de plus en plus tendue. Olivier Orban, PDG de Plon, et son directeur général Xavier de Bartillat en étaient arrivés à se parler le moins possible. En 2004, la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase fut le succès de *La France qui tombe*, de Nicolas Baverez. Edité chez Perrin, l'ouvrage s'était vendu à plus de 100 000 exemplaires. Auparavant, une règle tacite voulait que les essayistes et les auteurs à gros tirage soient dirigés vers Plon.

Plus prosaïquement, si les éditions Perrin n'avaient pas été rentables, jamais M. de Bartillat n'aurait gagné son indépendance. Il y a cinq ans, il avait déjà fait une première demande d'émancipation auprès de ses patrons d'alors, Jean-Marie Messier et Agnès Touraine, responsables de Vivendi Universal Publishing, qui l'avaient éconduit. « *Nous n'étions peut-être pas prêts. Cela nous a permis de renforcer notre bonne santé* », explique-t-il aujourd'hui.

En 2005, Perrin a fait 30 % du chif-

fre d'affaires de Plon, soit 9,8 millions d'euros, selon les données communiquées par la maison mère. Si elle n'a pas eu de titre phare, comme l'an passé, une quinzaine d'ouvrages ont dépassé la barre des 15 000 exemplaires. La maison déménage avec une équipe d'une vingtaine de personnes. Elle aura son propre service commercial et une adresse de courriel distincte. Après 2006, qualifiée d'« *année de transition* », la maison a l'ambition de recruter de nouveaux auteurs.

Née en 1884, la Librairie académique Perrin avait à l'origine un catalogue prestigieux, dans lequel figuraient des historiens comme Augustin Thierry et François Guizot, mais aussi Emile Cousin, Léon Tolstoï et Emily Brontë. Après la seconde guerre mondiale, elle s'était exclusivement consacrée à l'histoire. Avec ses couvertures cartonnées et molletonnées en skaï vertex, souvent rouge, accompagnées de lettres dorées, son fond passablement décati, voire un brin sulfureux, ses biographies plan-plan et sa connotation droitière, la maison était devenue moribonde, souffrait d'une image archaïque et périlait doucement.

« Dépoussiérer l'image »

En 1992, Christian Brégou, alors PDG du groupe de la Cité, décida de rapprocher Plon et Perrin. A l'époque, les deux maisons étaient déficitaires. Le choix stratégique avait alors été d'adosser des petites maisons à des plus grosses et de créer plusieurs sous-ensembles (Presse de la Cité-Solar-Belfond, Robert Laffont-Juliard, Plon-Perrin-Orban). Cette dernière structure avait été placée sous la houlette d'Olivier Orban, qui décidait alors de mettre en sommeil sa propre marque. Arrivé en 1995 de chez Nathan, Xavier de Bartillat a eu l'intuition que « la marque Perrin » restait dépositaire d'une forte portée symbolique, notamment auprès des libraires. « *Perrin, c'est l'histoire, mais il fallait dépoussiérer l'image* », précise-t-il.

Avec la complicité d'Anthony Rowley, professeur d'histoire contem-

poraine à Sciences Po, nommé directeur littéraire au 1^{er} juillet 2005, il s'est donc attelé à la renaissance de Perrin. Ensemble, les deux hommes ont décidé de franchir le Rubicon en s'attaquant à l'histoire du XX^e siècle, Terra quasi incognita des auteurs Perrin traditionnels, comme Jean Des Cars ou Alain Decaux. En huit ans, depuis 1998, c'est pratiquement toute la filière des professeurs d'histoire de Sciences Po qui a été drainée vers la maison : Jean-Pierre Azéma, Serge Berstein, Pierre Milza, Jean-Pierre Rioux, Michel Winock, etc., à l'exception notable de René Rémond.

Par ailleurs, il fut décidé de réhabiliter le fonds Perrin. Plus de 300 titres ont été exhumés, notamment *Mozart*, de Marcel Brion. La maison s'est aussi lancée dans l'acquisition de livres parus chez d'autres éditeurs et devenus introuvables, comme par exemple *François de Wendel en République, l'argent et le pouvoir*, de Jean-Noël Jeanne-ney. En février 2002, a été lancée une collection au format de poche, « *Tempus* », qui compte 130 titres à son catalogue. Désormais, la maison publie une soixantaine de nouveautés par an, plus une vingtaine de rééditions et une trentaine d'ouvrages en collection de poche.

« *Perrin est aujourd'hui devenu leader sur le marché de l'histoire, devant Fayard* », commente Xavier de Bartillat. Cela s'explique par la volonté de couvrir tous les segments du marché, de la biographie à l'histoire économique, en passant par les périodes classiques, les mémoires ou les dictionnaires. Vus dans une perspective historique, la géopolitique ou le « phénomène religieux » entrent dans les champs que les éditions Perrin entendent couvrir. Avec des auteurs comme Antoine Basbous, Jacques Marseille, Jean-François Sirinelli, Alain-Gérard Slama, voire Nicolas Baverez, elles flirtent avec les essais contemporains. La concurrence promet d'être frontale avec Plon, dont la vocation d'éditeur généraliste comprend aussi l'histoire. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Les nouveaux chantiers d'Olivier Orban

Olivier Orban s'est fait une raison. A 61 ans, lui qui dirigeait l'alliage Plon-Perrin depuis quatorze ans, a dû lâcher du lest. « *Depuis le 1^{er} janvier, la séparation est complète. Pas question de demi-mesure. Chacun y trouve son intérêt* », commente-t-il. De fait, ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il s'est vu amputer de 25 % à 30 % de son chiffre d'affaires, mais dès lors que Perrin voulait absolument son indépendance, cela ne devenait guère possible de résister plus avant.

Cette séparation a servi d'aiguillon pour Plon. Comme un nouveau défi à relever. Depuis 1993, la maison n'a jamais perdu d'argent. 38 millions d'euros de chiffre d'affaires ont été réalisés en 2005 – une excellente année. Dès lors, comment combler le trou provoqué par le départ de Perrin, alors que le périmètre de l'ensemble correspondait à celui de Fayard ?

« *Les maisons ont des codes génétiques et il faut les respecter* », tel est l'un des leitmotivs d'Olivier Orban. Cela vaut pour Perrin, spécialisée en histoire, mais aussi pour Plon, maison généraliste créée en 1845, par une famille d'imprimeurs d'origine danoise. Qui dit généraliste dit possibilité de diversifica-

tion tous azimuts. Dans ces conditions, deux axes ont été privilégiés.

Fort de l'engouement pour les religions et les croyances en général, Plon a décidé de lancer sous la houlette de Frédéric Lenoir, directeur du *Monde des religions*, une « *Petite Bibliothèque des spiritualités* ». Au format de poche, les six premiers titres tirés à 8 000 exemplaires (128 p., 13 €) vont des *Rites et fêtes du catholicisme à La Franc-Maçonnerie*, en passant par *La Prière, La Bible et le Coran, La Découverte du bouddhisme et Le Spiritisme*. Ils seront commercialisés en avril. Quatre autres titres suivront en septembre. « *La collection s'adresse aux croyants comme aux agnostiques, mais il s'agit avant tout de partir des questions que se posent les lecteurs* », précise Frédéric Lenoir.

Jeunes générations

La deuxième priorité se situe dans le sillage du succès rencontré par la série *Peggy Sue*, de Serge Brussolo, qui s'adresse aux jeunes générations et dont 700 000 exemplaires ont été vendus. Depuis le 1^{er} janvier, Plon a recruté Luc Ferry, ancien ministre de l'éducation nationale et surtout ancien président du Conseil national des program-

mes. Pour le pdg de Plon, il s'agit de développer un département jeunesse, à l'instar de Gallimard, mais aussi de s'investir dans le parascolaire, en concevant une collection « *pour aider les parents à aider leurs enfants* ». Tel est le nom retenu. Auteur de *Apprendre à vivre*, sous-titré *Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, paru chez Plon en février, l'ancien ministre a accepté de prendre en charge ce secteur. Les premiers livres ne seront publiés qu'en janvier 2007. Cela fait longtemps que Luc Ferry souhaite « *abolir les champs disciplinaires entre l'école primaire et le collège* ». Les livres dont il réalisera les canevas seront conçus comme « *des encyclopédies à destination des familles* ». « *Les sujets seront très variés : de la naissance des étoiles à la sexualité, de l'Union européenne à la question de l'esclavage* », explique-t-il.

Dans l'édition, « *les succès ne sont jamais définitifs et les échecs toujours provisoires* », assure Olivier Orban. Avec 140 nouveautés par an, chiffre stable depuis cinq ans, la maison Plon joue toujours sur un équilibre 50 % fiction, 50 % essai. L'intrusion dans un nouveau secteur a les saveurs de l'interdit. ■

A. B.-M.

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

La Pension Marguerite, de Metin Arditi (Actes Sud)

La Terre des oubliés, de Duong Thu Huong (Sabine Wespieser)

Les Requins de Trieste, de Veit Heinichen (Seuil)

Œuvres, de Georges Henein (Denoël)

Le Diamantaire, de Yasmine Khlal (Seuil)

Fantômette se pacse, de Cécile Vargaffig (Au Diable Vauvert)

Petits textes poétiques,

de Robert Walser (Gallimard)

ESSAIS

Paris, 1200, de John W. Baldwin (Aubier)

La Vérité par l'image, de Christian Delage (Denoël)

Révolte consommée, le mythe de la contre-culture,

de Joseph Heath et Andrew Porter (Naïve)

Comme deux frères,

d'Axel Kahn et Jean-François Kahn (Stock)

Comment guérir un fanatique, d'Amos Oz (Gallimard)

La Chaîne des forçats 1792-1836,

de Sylvain Rappaport (Aubier)

Le Roi des juifs, de Nick Tosches (Albin Michel)

Les suites du litige Serpent à plumes-Le Rocher

La justice tranche en faveur des auteurs

Le Serpent à plumes, maison réputée pour son catalogue d'auteurs francophones, a connu une histoire agitée, depuis sa création, sous forme de revue en 1987, et sa transformation en maison d'édition en 1992. En février 2004, la maison avait été vendue aux Editions du Rocher par son ancien propriétaire Nicolas Philippe, au grand dam de l'équipe en place. Le fondateur du Serpent, Pierre Astier, tout comme Pierre Bisiou, directeur de la collection de poche « *Motifs* » avaient fait l'objet d'une procédure de licenciement car ils refusaient d'intégrer le Rocher. Un jugement aux prudhommes est attendu en avril. Quant aux auteurs, leurs contrats avaient été transférés à trois sociétés : les Editions du Rocher, la société Alphée et Jean-Paul Bertrand édition, sans qu'on les ait consultés.

Après dix-huit mois de procédure, la troisième chambre du tribunal de grande instance de Paris, spécialisée dans la propriété intellectuelle, a rendu, mercredi 1^{er} février, un jugement qui donne gain de cause aux 25 auteurs ou à leur ayants droit qui s'étaient opposés au transfert des contrats d'édition par la société COL (Centre d'observation du

livre) dirigée par Nicolas Philippe aux Editions du Rocher, dirigées par Jean-Paul Bertrand.

Les auteurs, parmi lesquels figurent notamment Christophe Paviot ou Nathalie Kuperman, ainsi que les ayants droit de Marcel Rouff ou du Camerounais Mongo Beti ont obtenu « *la résiliation des contrats d'édition à la date du présent jugement* ». Ils retrouvent par conséquent la propriété intégrale de leurs droits sur les ouvrages.

A titre de dommages et intérêts, les auteurs se voient attribuer une indemnité de 5 000 euros chacun. Le tribunal a en outre ordonné l'exécution provisoire du jugement, ce qui rend immédiat le paiement des indemnités, même si les Editions du Rocher, Alphée ou COL décidaient de faire appel. Le présent jugement devra aussi faire l'objet d'une publication dans trois journaux aux frais des dites sociétés.

Alors que le catalogue du Serpent comprend environ 500 ouvrages, les 46 titres concernés par le présent jugement ne constituent qu'un dixième de l'ensemble. Ce qui laisse la porte ouverte à de nouvelles procédures. ■

A. B.-M.

L'ÉDITION

La Bibliothèque nationale de France (BNF)

a décidé, mardi 14 février, d'entrer dans le capital de Cairn, à la hauteur de 150 000 euros. www.cairn.info est le premier site consacré aux revues de sources humaines francophones, lancé au quatrième trimestre 2005. Depuis cette date, ce sont près de 70 revues de sciences humaines et sociales de langue française qui sont proposées en ligne, en texte intégral, depuis l'année 2001 jusqu'au dernier numéro paru. D'ici trois à cinq ans, ce sont de 150 à 200 revues qui devraient être proposées de la même manière. A l'origine de ce projet, on trouve quatre maisons d'édition, trois françaises et une belge (Belin, Erès et La Découverte, et De Boeck Université). Cette initiative traduit la volonté des acteurs en charge traditionnellement de l'édition des textes de sciences humaines en français, de s'impliquer dans toutes les formes de diffusion de ces publications.

Une association des amis de Maurice Blanchot

mort en février 2003, vient de se créer sous la présidence de Monique Antelme, avec notamment le

philosophe Jean-Luc Nancy et Christophe Bident qui publia une biographie de l'écrivain, *Maurice Blanchot, partenaire invisible* (Champ Vallon, 1998). Cette association se donne pour objet de développer un espace d'information et de réflexion sur Blanchot dont elle facilitera la publication de l'œuvre et des recherches qui lui seront consacrées. Un site, qui se fixe le même but, est attaché à l'association : www.blanchot.fr. Rappelons qu'un autre site existe : www.mauriceblanchot.net

PRIX. Le **Grand Prix de l'humour noir Xavier-Forneret** a été attribué à Pascal Garnier pour *Flux* (Zulma) ; le **Grand Prix de l'humour noir Grandville**, décerné à Olivier O. Olivier, pour *Notre monde, ou presque* (Buchet-Chastel), et à Romain Bouteille, le **Grand Prix de l'humour noir du spectacle**, pour l'ensemble de son œuvre. Le **1^{er} prix des Octaviennes** a été remis à Josiane Gelot, alors que Danielle Marchetti et Miriam Fedida recevaient le 2^e prix ex-aequo et Valère Alcinois, le **prix des Gêmeaux**.

AGENDA

LE 17 FÉVRIER.

MEUNIÉ. A Paris, au Centre Wallonie-Bruxelles, Eric Meunié fera une lecture d'extraits d'*Auto Mobile Fiction* (P.O.L) et *Poésie complète* (Exils) pour la parution des deux livres, accompagné par Vincent Segal au violoncelle électrique (à 20 h 30, 46, rue Quincampoix, 75004 ; rens. : 01-53-01-96-96).

LE 20 FÉVRIER.

ONFRAY. A Paris, les éditions Grasset et la librairie des Abbesses accueillent Michel Onfray qui donnera une conférence, suivie d'un débat, pour la sortie des deux premiers volumes de la *Contre-histoire de la philosophie* (à 19 heures, au Théâtre du Vieux-Colombier, 21, rue du Vieux-Colombier, 75006 ; entrée libre).

LE 22 FÉVRIER.

ROUAUD. A Montpellier, la librairie Sauramps invite Jean Rouaud à une discussion autour de son dernier livre *L'Invention du bonheur* (Gallimard). L'auteur lira ensuite des extraits du livre (à 18 h 30, à la médiathèque Emile Zola-Antigone ; rens. : 04-67-06-78-78).

LE 23 FÉVRIER.

JANIK. A Paris, le Centre Georges-Canguilhem reçoit le professeur de philosophie à l'université d'Innsbruck Allan Janik, qui donnera une conférence « *Wittgenstein's Roots*

in fin de siècle. Philosophy of Science » (à 18 heures, 2, place Jussieu, 75005, salle 27, patio entre les tours 43 et 44 ; rens. : 01-44-27-63-78 ou www.centrecanguilhem.net).

LE 24 FÉVRIER.

PONTALIS. A Lyon, à la bibliothèque du 1^{er} arrondissement, J.-B. Pontalis s'orientera avec le comité d'orientation de La Fabrique des idées (à 19 h 30, 7, rue Saint-Polycarpe ; entrée libre).

LES 25 ET 26 FÉVRIER.

MAGHREB. A Paris, le 12^e Maghreb des livres a, cette année, pour invité d'honneur le Maroc. Ce Salon, organisé par l'association Coup de soleil, qui est l'un des événements culturels phares pour la communauté maghrébine en France et les Français attachés au Maghreb, présente, sur l'espace de la librairie Page 189, près de dix mille ouvrages consacrés au Maghreb et à l'intégration. Deux cents auteurs y sont attendus, parmi lesquels Anouar Benmalek, Ahmed Djebbar, Yasmina Khadra, Abdellatif Laâbi et Leïla Sebbar. Les thèmes – la littérature marocaine, le Maghreb en 1956, les codes de la famille, discrimination positive et égalité des chances – seront abordés au cours des quatre tables rondes (de 12 heures à 20 heures le 25 et de 10 heures à 18 heures le 26 à l'Hôtel de Ville, 5, rue Lobau, 75004 ; entrée libre).

Mireille Delmas-Marty

Imaginer le droit de l'après-11 Septembre

Mireille Delmas-Marty, qui publie le deuxième volume des « Forces imaginantes du droit », met en garde contre les risques d'hégémonie des Etats-Unis et plaide pour un nouveau pluralisme

Ce n'est pas une juriste comme les autres. Indiscutablement, c'est une technicienne du droit. En témoignent des dizaines de cours et de séminaires dispensés en France, en Europe et dans le monde au fil d'une carrière universitaire du genre parcours-sans-faute. Comme tout grand expert, Mireille Delmas-Marty est également responsable d'un bon nombre de thèses, de directions de programmes et d'autres fonctions qu'elle conjugue, depuis 2002, avec sa chaire du Collège de France. De tout cela, les lecteurs du « Monde des livres » n'auraient guère de motif d'être longuement informés s'il n'y avait, dans le travail entrepris par cette chercheuse singulière, les éléments d'une réflexion de fond sur les mutations de notre époque.

Au cœur de cette réflexion, la question de l'internationalisation du droit : comment, par temps de mondialisation accélérée, une harmonisation du droit mondial peut-elle se construire ? Et surtout : comment éviter que ne se mette en place la pure et simple hégémonie des normes en vigueur chez les puissances dominantes ? On retrouve ici, sur le versant juridique, les problèmes soulevés par le respect de la diversité culturelle et le souci de préserver un réel pluralisme. La différence tient à ce que l'enchevêtrement des enjeux économiques, politiques, éthiques est, cette fois, encore bien plus complexe que dans le domaine culturel. S'impose donc la nécessité de repenser le cadre même du droit, d'articuler les grands ensembles actuellement en construction (droits de l'homme, commerce, environnement), d'en repérer les lignes de force comme les points de fragilité.

C'est pourquoi Mireille Delmas-Marty s'est attelée à une ambitieuse élucidation des racines du droit, empruntant des éléments conceptuels à la philosophie ou des outils de pensée à la littérature comme à la peinture contemporaines. Le résultat, en cours de publication, est un ensemble de quatre volumes, intitulé *Les Forces imaginantes du droit*, en hommage à Bachelard et à ses « forces imaginantes de l'esprit ». Le premier volume, *Le Relatif et l'Universel*, a paru en 2004 ; le deuxième, *Le Pluralisme ordonné*, paraît aujourd'hui. Le cours du Collège de France de cette année prépare le contenu du troisième. L'entreprise est sans équivalent en son genre : aucune autre démarche, aujourd'hui, ne rapproche de façon éclairante la pensée d'Edouard Glissant de la construction européenne, ou Mallarmé et Barthes de l'évolution de l'Organisation mondiale du commerce.

Situation d'urgence

« Ce qui me tient le plus à cœur, précise Mireille Delmas-Marty, chez elle, dans un bureau rempli d'une foule de livres impeccablement rangés par genre et par collection, c'est de parvenir à traverser cette immense technicité du droit et de faire un pas de côté, de me placer à l'extérieur afin d'apercevoir les voies d'évolution possibles. Le travail technique est évidemment indispensable. Mais il obscurcit très souvent une question. Il faut lire des tonnes de textes – sans compter la jurisprudence et les commentaires – et l'on finit par ne plus voir clair du tout. La masse empêche de discerner les éléments essentiels et de comprendre leur signification au-delà du sens technique. Pour me placer ainsi à l'extérieur, j'ai effectivement besoin d'auteurs non juristes, ou d'images, ou de structures musicales. Pour libérer les forces imagi-

nantes, il me faut ce décalage. Je suis convaincue qu'il est vital. Les leçons de Paul Klee au Bauhaus ou les compositions de Pierre Boulez, par exemple, m'ouvrent une sorte d'horizon possible pour imaginer des figures juridiques à géométrie variable et à plusieurs vitesses, qui peuvent paraître utopiques mais sont sans doute nécessaires. »

La nécessité de cette tâche, à ses yeux, n'est pas académique, n'obéit pas au pur et simple désir de savoir. Elle répond, au contraire, à une situation d'urgence, qui est aujourd'hui en pleine évolution : « Nous vivons une sorte de grand désordre à l'heure actuelle. En effet, à mesure que les interdépendances se développent, les crimes deviennent globaux, les risques aussi, les flux financiers étant déjà sans frontières, de même les flux d'information. Les différents systèmes de droit national sont, au sens propre, débordés et deviennent impuissants. En même temps, il n'existe pas encore de droit véritablement mondial, sinon par fragments. Or ces fragments obéissent à des processus et à des mouvements disparates. Nous sommes donc dans une situation extrêmement instable. Les anciens modèles ne fonctionnent plus et les mots eux-mêmes, comme ordre ou système, semblent inadaptés aux pratiques actuelles. Dans le domaine juridique, on a donc besoin d'imagination pour construire une nouvelle représentation mentale du droit. Il ne peut s'agir de simplement juxtaposer les systèmes juridiques des Etats-nations : ce pluralisme de séparation est déjà dépassé. Il ne peut pas s'agir non plus d'un ordre mondial unifié : la fusion n'est ni possible ni même souhaitable. »

Pour Mireille Delmas-Marty, le sentiment d'urgence est lié aussi à ce qu'elle considère comme « la fragilité du droit international au lendemain des attentats du 11-Septembre ». S'il fallait dessiner à gros traits un parcours du droit international depuis 1945, on devrait mentionner « la bifurcation de l'après-guerre, avec la Déclaration universelle des droits de l'homme et la Charte de l'ONU, puis très vite le début de la guerre froide. Une autre grande bifurcation se situe en 1989, avec la chute du mur de Berlin, entraînant une forte accéléra-

Pour en savoir plus

Les Forces imaginantes du droit est publié par les éditions du Seuil. Le premier volume, *Le Relatif et l'universel*, est paru en 2004. Le deuxième, *Le Pluralisme ordonné*, vient de paraître (316 p., 24 €).

Le troisième volume, qui portera sur *La Refondation des pouvoirs*, s'élabore dans le cours du Collège de France de cette année (le lundi de 15 à 16 heures à partir du 20 février, programme détaillé sur www.college-de-france.fr).

Par ailleurs, un fort volume intitulé *Mireille Delmas-Marty et les années UMR* est publié par la Société de législation comparée (www.legiscompare.com). Ce livre regroupe des études sur les principaux thèmes et axes de son œuvre rédigées par ses collègues, et plus de trois cents pages de la juriste, publiées dans diverses publications entre 1997 et 2003, années où Mireille Delmas-Marty a dirigé l'Unité mixte de recherche de droit comparé de Paris de l'université Paris-I/CNRS UMR 8103 (552 p., 48 €).



LÉA CRESPI POUR « LE MONDE »

tion de la globalisation. Après les attentats du 11-Septembre, la position américaine s'est durcie, marquée par de plus en plus d'unilatéralisme, imposé au besoin par la force. C'est pourquoi il faut travailler les modèles alternatifs à l'hégémonie. »

Où les trouver ? Comment les construire ? Première piste de réflexion : focaliser l'attention sur des « pôles de cristallisation » de normes internationales qui ne se bâtissent pas selon un modèle hégémonique. Par exemple ? « L'Europe, à cet égard, est un laboratoire intéressant, car aucun pays n'est en position hégémonique. Il existe entre ses membres de fortes disparités juridiques, mais aussi politiques, économiques, culturelles, démographiques aussi, surtout quand on pense à la Russie ou à la Turquie, qui font déjà partie du Conseil de l'Europe. Il ne faut pas oublier que l'Europe ne se limite pas à l'Union des 25. Construite à la fois autour du marché et des droits de l'homme, cette Europe bipolaire permet de tester la complexité du droit, y compris à travers les erreurs à ne pas commettre. Il existe aussi depuis 1969 une convention interaméricaine, qui fonctionne assez bien entre les pays d'Amérique latine, avec une jurisprudence créatrice et audacieuse, qui a déjà un fort impact. Ainsi, différentes lois d'autoamnistie promulguées à la suite de régimes autoritaires, notamment au Pérou, ont été disqualifiées par les instances interaméricaines des droits de l'homme en application de la convention interaméricaine. En Argentine, la Cour suprême a suivi cette jurisprudence pour annuler ce type de lois, permettant ainsi l'ouverture ou la réouverture de plus de mille procès au cours des derniers mois. »

« Pluralisme ordonné »

Deuxième grande piste : réfléchir sur les différents types d'espaces normatifs en voie d'internationalisation croissante (commerce, droit de l'homme, environnement), leur hétérogénéité, leur vitesse respective de développement, leurs possibilités d'articulation. « Quand on compare l'espace normatif des droits de l'homme et l'espace normatif du marché, à l'échelle mondiale, on a l'impression que les droits de l'homme avancent très lentement. Le grand texte fondateur, la Déclaration universelle, date de 1948, les deux principaux pactes de 1966, mais il n'y a toujours pas de cour mondiale des droits de l'homme. Au contraire, la construction d'un droit du marché, plus exactement du commerce mondial, s'est accélérée. L'Organisation mondiale du commerce est entrée en fonction en 1995, et son organe de règlement des différends est déjà en train de devenir une véritable cour du commerce mondial. On observe donc deux espaces normatifs, disjoints, non hiérarchisés, sans lien direct, et qui progressent à des vitesses différentes. La synchronisation serait nécessaire, mais il n'y a pas d'organe en position de l'opérer car la Cour internationale de justice de La Haye dépend du bon vouloir des Etats. La solution serait qu'il existe, comme en Europe, deux cours : une pour le marché, une pour les droits de l'homme, et que chacune puisse intégrer les dispositifs de l'autre, par une sorte d'échange croisé des jurisprudences. Mais on n'en est pas là. »

Autre cas de figure : un espace unique qui fonctionne à des vitesses différentes. Exem-

« Ce qui me tient le plus à cœur, c'est de parvenir à traverser cette immense technicité du droit et de faire un pas de côté, de me placer à l'extérieur afin d'apercevoir les voies d'évolution possibles »

ple : le protocole de Kyoto sur les changements climatiques. « Le protocole lui-même, dans son annexe, prévoit des rythmes différents selon les pays pour l'intégration des normes sur les émissions de gaz à effet de serre. On ne peut pas imposer à tout le monde d'évoluer à la même vitesse. Cette "polychronie" me paraît une dimension très importante dans la réflexion sur le pluralisme ordonné. »

Tels sont, en résumé, les points d'ancrage de cette démarche : pas d'universalisme pur et dur, pas non plus de relativisme mou, mais la volonté de construire un pluralisme à la fois cohérent et mobile. Pour y parvenir, une prise en compte des interactions entre différents niveaux d'organisation, différentes vitesses, qui peuvent permettre de préserver à la fois la rigueur du tout et la mobilité des parties. Reste à savoir comment s'agencent les pouvoirs de décision. Et aussi quelles valeurs communes peuvent – peut-être, ultimement – se dégager de ces ensembles multiples. Ce seront les thèmes abordés respectivement par les volumes III et IV de cette fresque. Comme on le voit, il se pourrait que cette juriste pas comme les autres soit en train de façonner les éléments d'une politique et d'une éthique. Rien de moins. ■

ROGER-POL DROIT